PUBLICATION PÉRIODIQUE BI-MENSUELLE



# BUFFALO BILL

## FLAIR ET COURAGE

Nº 12

SEULE EDITION ORIGINALE AUTORISEE
PAR LE COLONEL W.-F. CODY, DIT BUFFALO BILL

PRIX { BELGIQUE ET LUXEMBOURG 6.— frs
{ FRANCE 35.— frs

## BUFFALO BILL'S VICTORY

A STORY OF TANGLED TRAILS

Il s'ensuivit une mêlée terrible, un corps à corps féroce, sans quartier.

# BUFFALO BILL

# FLAIR ET COURAGE

ou La victoire bien gagnée

Fascicule n° 12

1906

## Texas Jack découvre une piste.

— Cody, vous allez prendre une escorte, un convoi de vivres, et quarante chevaux, que le gardien du corral vous remettra, et vous vous rendrez au camp de la Queue Mouchetée où vous offrirez ces présents au chef, en lui disant qu'ils viennent du Grand'Père de Washington, afin de lui prouver que nous sommes ses amis et de l'engager à gagner la concession qui leur a été attribuée à lui et aux siens. Faites-lui bien remarquer qu'il devra retenir ses jeunes guerriers dans les limites de la réserve et que nous autres, les soldats du Grand'Père de Washington, nous veillerons à ce qu'aucun colon ne s'installe sur ses terres, à ce qu'aucun chasseur ne tue son gibier et à ce qu'aucune tribu ennemie ne rompe la paix que nous venons de signer. Si des coquins blancs ou rouges envahissent son territoire pour lui faire la guerre ou le léser dans ses intérêts, nous les chasserons et les châtierons. Telles sont mes instructions verbales, que vous trouverez consignées du reste dans le parchemin qu'on va vous remettre à l'État-major.

Buffalo Bill, Chef des Éclaireurs, avait écouté attentivement ces paroles du vaillant officier qui commandait le district voisin de son domaine.

— Mon Colonel, répondit-il avec un sourire, je serai en selle d'ici une heure. Mais permettez-moi de vous dire deux mots au sujet de ces Peaux-Rouges ? La Queue Mouchetée est un brave vieillard. Il m'a engagé sa parole, lorsque je lui ai rendu le service de délivrer sa fille tombée au pouvoir de l'Ours brun. Mais la Queue Mouchetée n'a plus bien longtemps à vivre, et il existe des sous-ordres dans sa bande qui ne respecteront pas ses engagements.

— Possible, fit l'officier. Mais nous devons obéir aux ordres qui nous sont donnés et notre responsabilité ne va pas au-delà. J'aurais dû vous dire aussi qu'un des chariots est chargé de présents supplémentaires, couvertures et autres babioles, destinés à mettre le chef et sa bande en bonne humeur.

— Merci, mon Colonel. Puis-je vous demander une faveur ? Je serais heureux de pouvoir emmener avec moi Texas Jack et mon escouade d'éclaireurs.

— Accordé, Cody ! Et prenez tout le temps qu'il vous plaira pour

rentrer. À vrai dire, j'aimerais assez que vous exploriez une zone importante du pays, car je crains une nouvelle insurrection générale des Indiens. Vous savez à quelle époque on aura besoin de vous pour l'expédition de Yellowstone. D'ici là je vous laisse toute liberté.

— Merci, mon Colonel. Je n'abuserai pas de votre bonté.

Le vaillant éclaireur salua et s'en alla.

Une heure plus tard, il galopait, avec un cheval de rechange habitué à le suivre partout où il allait. Le fidèle Texas Jack et son escouade de hardis éclaireurs l'accompagnaient.

Ils rejoignirent l'escorte de cavaliers qui attendaient le convoi non loin des portes du fort et se mirent en route avec les chevaux du corral vers le champ du chef des Sioux du Big Horn.

— Notre départ s'est effectué un peu tard, dit Buffalo Bill à Texas Jack, qui marchait de front avec lui, en tête de la colonne, mais nous atteindrons la petite rivière Elmo ce soir, et comme il y aura de l'eau, nous camperons à cet endroit.

Il y avait une heure qu'ils avaient fait une courte halte auprès de quelques « mares aux buffles » où les bêtes avaient pu s'abreuver, et ils étaient en vue des saules de la rivière désignée par Buffalo Bill, quand Texas Jack, qui avait gagné une éminence située vers la gauche, sauta de cheval et se pencha sur le sol, puis s'avança à pied en conduisant sa bête par la bride et en continuant à examiner de près le terrain.

— Voilà notre ami Jack sur une piste ! dit Buffalo Bill. Pas de limier plus fin que lui !

Texas Jack remonta en selle et rejoignit rapidement la tête de la colonne.

— Qu'avez-vous donc vu ? lui demanda le chef des éclaireurs.

— Des empreintes. Non pas quelques empreintes disséminées çà et là, mais des quantités d'empreintes rangées en une seule ligne, formant une large piste et semblant se diriger vers l'endroit où nous sommes.

— En ce cas, nous saurons qui les a faites quand nous bivouaquerons, dit Bill. Prenez une douzaine de nos lapins avec vous et déployez-vous sur un front d'un mille environ, à une distance de deux longues portées de carabine, de manière qu'on ne nous tende point une embuscade derrière l'une de ces hauteurs.

Texas Jack choisit ses hommes et s'en fut avec eux, tandis que Buffalo Bill lui-même allait examiner la piste.

Au retour, le chef des éclaireurs dit simplement :

— Jack ne se trompe pas. On dirait bien d'une piste de guerre. Mais elle date d'un jour au moins.

La colonne poursuivit sa route, atteignit un bouquet de saules et une source, et au coucher du soleil bivouaqua sans autre incident.

## La vengeance d'une femme jalouse.

Le grand chef Queue Mouchetée était dans sa tente, la tête penchée, contemplant le petit feu de brindilles qui pétillait au centre et que Intowee, sa plus jeune épouse, alimentait de temps en temps.

Natolah, l'aînée des deux squaws et la mère d'Œil de Colombe, couvait l'autre femme d'un regard de suprême dédain, car Intowee n'était encore qu'une enfant, pour ainsi dire, et elle était infiniment plus belle que son aînée. Cela suffisait pour que l'autre lui eût voué une véritable haine.

Tranquille, nonchalante, Œil de Colombe reposait sur une pile de fourrures soyeuses, regardant la photographie de Buffalo Bill qu'elle avait en sa possession.

C'était un tableau bizarre que celui qu'offrait l'intérieur de cette immense tente, formée de peaux de buffles, ornées d'images grossières et soutenues par des perches qui se rejoignaient au sommet : le vieux chef, triste, usé par les soucis, se penchait sur le feu ; la jeune et jolie squaw entretenait le brasier avec le fagot qu'elle était allée chercher ; la vieille femme, assise près de là, dardait ses prunelles haineuses sur sa compagne.

— La Queue Mouchetée rêvasse-t-elle aux présents que les Visages Pâles ont promis de lui envoyer et qui n'arrivent jamais ? ricana Natolah.

— Que la femme à la langue trop bien pendue reste donc tranquille quand le cœur du Grand Chef est triste ! fit Intowee d'un ton de reproche.

— Tiens-toi tranquille toi-même, répondit l'autre. Je suis plus âgée et je vaux mieux que toi.

— Tu es plus âgée et plus laide, mais pour valoir mieux que moi, non ! dit Intowee.

Comme une tigresse, Natolah bondit, saisit le couteau placé dans la ceinture de la Queue Mouchetée et le plongea jusqu'à la garde dans le sein d'Intowee.

La jeune femme battit l'air de ses bras et roula par terre, aux pieds du chef, avec un râle d'agonie.

Le visage de ce dernier s'assombrit de fureur ; mais il se contint, car il savait se dominer avec cette volonté qui est le propre du caractère indien.

Œil de Colombe s'élança de sa couche et vint contempler le cadavre avec horreur ; Natolah elle-même sembla atterrée lorsque le chef se dressa devant elle, les bras croisés sur la poitrine, les yeux attachés aux siens. Elle tenait encore le couteau à la main et elle tremblait.

Durant quelques minutes, le regard du chef la pénétra comme une lame, puis il s'écria :

— Depuis bien des lunes Natolah règne dans ma tente. Elle est la mère d'Œil de Colombe, l'étoile de mon âme. Mais voici que Natolah s'est permis de détruire l'œuvre du Grand Esprit. Natolah mourra ! Elle mourra de la main même qui a tué Intowee, ou alors l'Ours Rouge, frère d'Intowee, vengera la mort de sa sœur. J'ai dit.

— Bien ! fit Natolah.

Elle jeta un regard de haine et de mépris sur le corps inerte de sa rivale, se retourna vers la Queue Mouchetée, releva sa robe sur son visage et, sans hésiter, elle s'enfonça le couteau dans le cœur et tomba comme une masse, morte aussi.

Œil de Colombe sanglotait, mais son père lui dit d'un air sévère :

— Silence ! Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté du Grand Esprit.

Puis il gagna un coin de la tente où feue l'épouse-reine serrait ses parures, et atteignit une belle couronne de plumes coloriées.

Il la plaça sur la tête de sa fille en disant :

— À partir de ce jour et jusqu'à celui de ma mort – écoutez mon serment, que le Grand Esprit entend, Œil de Colombe ! – aucune autre squaw n'entrera ici. Œil de Colombe sera désormais la reine de ma tente.

Levant les yeux il ajouta :

— Donne-lui longue vie, ô Grand Esprit ! Fais qu'elle soit respectée de son peuple, et noble, et brave, et sage !

Œil de Colombe s'inclina pour recevoir la bénédiction paternelle et quitta la tente.

La Queue Mouchetée sortit derrière elle et son cri de ralliement fit accourir tout le village.

En deux mots, il mit son peuple au courant de l'évènement et, lui montrant Œil de Colombe, il déclara que dorénavant elle seule entrerait dans sa tente et préparerait ses aliments.

Puis il pria l'Ours Rouge de transporter les deux mortes dehors et de confier leurs cadavres aux matrones de la tribu pour les apprêts funéraires, afin de ne point violer le serment qu'il avait fait de ne pas recevoir chez lui d'autre femme que sa fille.

Cela fait, il rentra et appela Œil de Colombe.

Quand elle accourut, elle trouva son père accroupi à l'endroit même où Intowee venait de mourir. Il cachait son visage sous une couverture. Il ne voulait pas que personne, même son enfant, pût être témoin de son chagrin.

## Les deux étrangers.

À moins d'un jour de marche en avant de la colonne conduite par Buffalo Bill et presque sur la même route, on pouvait voir un convoi de trois lourds chariots recouverts de bâches. Ils étaient traînés chacun par un attelage de six mules et sous la surveillance d'un vieillard à la barbe blanche, à l'air vénérable et à la belle prestance, qui paraissait fort et vigoureux malgré son grand âge. Deux jeunes gens l'accompagnaient, âgés l'un de vingt-cinq à vingt-huit ans, l'autre d'une couple d'années en moins.

Les deux wagons de tête étaient conduits par de vieux nègres dont les physionomies révélaient leur qualité d'anciens esclaves, et le chariot de queue par l'un de ces lymphatiques Hollandais, qui peuvent passer toute leur vie en Amérique sans perdre ni l'air ni les manières propres à leur race.

Deux jeunes filles occupaient le premier chariot. L'une approchait de la quinzaine, l'autre ne comptait guère que deux ou trois ans de plus, et l'on voyait, à leur air, qu'elles étaient les sœurs des jeunes gens et les filles du vieillard.

Leurs sièges, abrités par la bâche, étaient confortablement tapissés d'effets et de couvertures.

Mais l'idée leur venait-elle de voyager différemment ? – Deux gentils poneys tout sellés et attachés derrière les chariots, leur servaient de montures.

Ce convoi appartenait à Frank Herbeson, le vieillard, qui se rendait du Missouri Oriental au Montana avec toute sa famille – sa femme était morte – et ses anciens esclaves, qui l'aimaient trop pour le quitter.

L'herbe de la plaine n'était pas encore touffue à cause des retours de froid, et les bêtes, obligées de se contenter de maigres rations de graines, n'étaient point dans l'état qu'il aurait fallu et donnaient des signes de lassitude.

— Père, dit Harry, le fils aîné, au lieu de chercher à atteindre un couvert, ne ferions-nous pas mieux de camper à la première mare à buffles où il y aurait de l'eau en quantité suffisante ?

— Soit, mon garçon !

— Massa !… Là !… là ! cria dans son jargon le conducteur nègre du premier chariot, qui, de son perchoir, apercevait sur la droite un de ces petits étangs dits mares à buffles.

En un clin d'œil les wagons furent rangés de manière à former une sorte de corral triangulaire, et les conducteurs se hâtèrent de déharnacher les mules pour les laisser brouter l'herbe rare.

Les deux sœurs, agréables de visage et de formes, s'occupèrent de préparer le souper dès qu'Harry eut fait du feu ; et quand la tente fut dressée, le lard et les galettes de blé étaient grillés.

Leur travail achevé, les conducteurs, qui avaient graissé les roues des chariots, à grand renfort d'huile, se débarbouillèrent et vinrent partager le repas.

Au beau milieu de cette plaisante occupation, le hennissement d'un des chevaux, auquel répondit un autre hennissement éloigné, obligea chacun à s'inquiéter de ce qui pouvait bien se passer.

C'étaient deux cavaliers venant vers le camp.

L'un était un homme de haute taille, très bien bâti, à barbe et à cheveux gris, aux yeux vert sombre, au regard sournois, et au visage répulsif dans son ensemble. Quoiqu'il eût largement dépassé la cinquantaine, il était encore dans toute sa force musculaire.

Le second, plus jeune de dix ans au moins, avait meilleur air, bien que sa chevelure et sa barbe embroussaillées fussent d'un rouge ardent.

Tous les deux étaient vêtus, à la mode indienne, de peaux de daim à longues franges, et portaient des pistolets et un couteau dans leur ceinture et une longue carabine à la main. Ils montaient des mustangs de petite taille, mais robustes et intelligents.

— Bonjour ! dit celui qui tenait la tête, en s'avançant vers la tente devant laquelle se trouvaient Mr. Herbeson et ses enfants. Voilà une bien mauvaise place pour camper si l'orage éclate, comme c'est bien probable. Vous feriez mieux de nous suivre jusqu'au bois, qui se trouve à dix milles environ d'ici.

— Nos bêtes sont trop fatiguées pour aller plus loin, dit Harry Herbeson. Bast ! nous saurons toujours bien nous arranger, d'ailleurs.

— Évidemment, fit le plus jeune des inconnus, en regardant fixement les deux filles. Mais si les Indiens fondent sur vous, la perspective est belle !

— Les Indiens ! dit Mr. Herbeson senior. Je n'en connais point dans ces plaines qui fassent mauvais ménage avec les blancs.

— Vous êtes drôlement informé, dit l'aîné des étrangers, d'un ton sarcastique. Je sais bien qu'aujourd'hui les Sioux ne parlent plus que

de paix. Mais ce sont des paroles, rien de plus, et ils tueront, pilleront, scalperont à la première occasion. Du reste, les bandes nomades de Cherokees, de Chickasaws et même de Creeks ne se gênent pas pour mettre la main à la pâte, sachant bien que si l'écho de leurs exploits franchit la frontière on ne manquera pas de les imputer aux Sioux.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? demanda anxieusement Marmion Herbeson, le fils cadet.

— Parbleu ! Vous dirais-je tout cela autrement ? Je connais les oiseaux. Prairie et montagnes sont mon domaine, à moi !

— Mais vous, vous voyagez bien tout seuls, sans crainte, dit le vieil Herbeson.

— Tiens ! les reptiles rouges sont trop madrés pour s'attaquer à nous. Qu'est-ce que ça leur donnerait ? Deux scalpes. Assaisonnés de pas mal de pruneaux, encore ! Mais vous, vous avez des bêtes, des munitions, des couvertures et des provisions en quantité, et peut-être même un bon magot.

Il y avait comme une interrogation dans ces derniers mots ; en tout cas les prunelles de l'homme brillèrent de curiosité à ce moment.

— Vous avez pris avec vous ce dont les Indiens raffolent le plus, dit le plus jeune des étrangers.

— Autrement dit ? fit Harry Herbeson.

— De jolies femmes. Ils feraient des milliers de milles pour en avoir comme celles-ci.

Et l'inconnu montra les deux jeunes filles qui tressaillirent, gênées par l'éclat de ses prunelles.

— Ils n'auront jamais mes sœurs vivantes ! s'écria Marmion Herbeson.

— Jamais ! répéta Harry. Nous les tuerions plutôt que de les laisser tomber aux mains de bandits rouges ou blancs.

Et il regarda d'un air irrité le jeune étranger qui avait dévisagé ses sœurs avec tant d'insistance.

— C'est parler pour ne rien dire, fit celui-ci en s'adressant à son compagnon. Venez donc, Bill Deekin.

— Oui, répondit le plus âgé des étrangers. Bonsoir, la compagnie ! Si vous ouvrez l'œil, peut-être bien que vous nous reverrez d'ici Noël. Allons ! Carter, en route, ou nous serons surpris par la nuit.

L'autre ne répondit pas, mais il lança un dernier regard aux jeunes filles frissonnantes, et se mit à rire d'un rire étrange en s'éloignant.

## Les renégats blancs.

La nuit venait de tomber, une nuit sombre, fuligineuse.

Dans une cuvette profonde, formée par un cirque de dunes, où quelques saules indiquaient l'existence d'une source, à trois lieues environ au nord-est de l'endroit où la famille Herbeson était campée, un groupe d'une vingtaine d'individus faisaient cercle autour d'un petit feu de bivouac.

Du premier abord, on eût pris ces individus pour des Peaux-Rouges, car ils étaient vêtus à l'indienne hideusement maquillés.

Mais leur conversation, qui avait lieu en anglais, indiquait qu'ils appartenaient à la race blanche.

— Deekin et Carter devraient être de retour. La piste que nous avons trouvée était toute fraîche, d'une heure à peine, et ils ont eu plus de temps qu'il n'en fallait pour rattraper cette troupe et voir un peu de quoi elle est faite.

— Quand on parle du diable, on en voit la queue ! répondit quelqu'un en faisant signe d'écouter les coups de sifflet stridents qui partaient des dunes du sud-ouest. Le sifflet de Bill Deekin !

— Oui, fit un autre. Ils reviennent.

Une minute plus tard, les visiteurs des Herbeson sautaient de cheval et se mêlaient au groupe.

— Vous voilà, Capitaine ? Quoi de nouveau ?

L'homme que nous connaissons sous le nom de Bill Deekin répondit brusquement :

— Quelque chose de potable ! Nous avons vu la troupe que nous suivions. Ils ne nous enrichiront pas avec leur butin, mais enfin ils ont pas mal de belles bêtes et de belles armes, quelques provisions et quelques objets de campement, probablement un peu d'argent et deux des plus jolies donzelles que j'aie jamais vues depuis que nous avons franchi la frontière. Hunker Ben, où est la fiole ? J'ai le gosier en feu.

Hunker Ben quitta la couverture sur laquelle il s'était allongé, les pieds devant le brasier, et souleva l'objet qui lui servait d'oreiller.

C'était une grande dame-jeanne que le capitaine déboucha et porta

à ses lèvres.

Rafraîchi enfin, il offrit la bouteille à Carter.

— Non, Capitaine. Vous avez bu pour moi et pour une douzaine d'autres par dessus le marché. Je n'ai que faire de votre tord-boyaux.

L'ivrogne marmotta une vague réponse, qui fit rire ceux qui l'entendirent. Puis il tira sa montre de son gilet de chasse et, la penchant sur le feu, regarda l'heure.

— Qui est de garde jusqu'à minuit ? demanda-t-il en replaçant sa montre.

— Moi et Hort Grizzle, dit un jeune homme imberbe qui ressemblait à un éphèbe indien.

— Bon ! Encore deux heures devant nous alors, et j'ai besoin de repos. Appelle-moi quand ta faction sera finie. Nous décamperons trois heures avant le jour et nous pourrons prendre tout notre temps.

Sur ce, le Capitaine rejoignit son cheval, détacha une couverture de derrière la selle et, l'ayant enroulée autour de lui, il se laissa tomber sur le sol, les pieds près du feu.

# L’attaque du Camp.

— Partir une heure avant l’aube, c’est un peu tôt, mes garçons, mais il le faut si nous voulons atteindre le camp de la Queue Mouchetée avant la nuit prochaine.

Telles avaient été les dernières paroles de Buffalo Bill le deuxième soir du voyage, au moment de se coucher ; et bien avant l’heure fixée, le camp était en rumeur, les attelages harnachés, le déjeuner dévoré, de sorte qu’on put partir à temps.

S’étant mise en route de bonne heure et les bêtes ayant reçu double ration, la colonne marcha merveilleusement, et quand l’aube pointa, deux lieues étaient déjà enlevées.

— Quoi encore, Jack ? fit Buffalo Bill en rattrapant son ami qui examinait des empreintes.

— La piste d’un chariot, piste ne datant pas de plus d’une nuit, et une autre piste, indienne celle-là et aussi fraîche que si l’on venait de la tracer. Du moins, c’est ma manière de voir. Je n’en suis pas sûr.

— Je vais y jeter un coup d’œil, dit Buffalo Bill, en sautant de cheval.

— Oui, reprit-il, un chariot, un petit chariot avec des mules ou des chevaux ferrés. Et la piste des montures indiennes non ferrées, est encore plus récente. Il se peut que nous ayons bientôt du grabuge. En avant avec vos voitures, les amis ! En avant, au trot.

— J’ai comme le pressentiment qu’on se bat devant nous, dit Texas Jack.

— Il fera bientôt assez jour pour que nous y voyions clair, Jack. S’il y avait par là un terrain où l’on puisse camper, je penserais comme vous. Mais nous sommes loin de tout abri. Quand nous apercevrons les bois, nous serons en vue du camp de la Queue Mouchetée.

— Soit. Mais écoutez, Bill. Je suis certain d’avoir entendu un hurlement.

— Peuh ! quelque loup.

— Dites une bande de loups, oui, fit Jack… Mais écoutez encore ! Le crépitement des fusils !…

— Vous avez raison, on se bat. Au convoi, l'escorte ! Sergent, rassemblez vos hommes et veillez aux chariots ! Je pars avec Texas Jack et les éclaireurs.

Et il s'élança escorté de ses hommes, muets et impassibles comme lui.

À mesure qu'ils avançaient, ils voyaient plus distinctement les sommets blancs d'une tente et de plusieurs chariots et, bondissant à l'entour, quelque chose ressemblait à une bande de démons rouges.

Buffalo Bill comprit que la bataille était chaude. Criant à ses hommes de redoubler de vitesse, quitte à faire crever leurs chevaux, il s'élança à la rescousse.

Ils se trouvaient encore à un mille des chariots, et le feu venait de cesser tout-à-fait. Ils virent les Indiens se reformer en masse compacte et s'enfuir.

— Trop tard ! trop tard ! rugit Buffalo Bill.

— Les coquins ne tiennent pas à nous attendre ! dit Texas Jack. Mais je crois bien que notre arrivée a sauvé le convoi.

— Pas ceux qui en avaient charge, j'en ai peur ! dit Buffalo Bill. Je ne vois pas âme qui vive auprès des chariots et les Peaux-Rouges ont tout raflé.

Encore quelques minutes de course furieuse et ils arrivèrent. Les chariots étaient au nombre de trois et une tente se dressait entre eux.

Près de là gisaient deux jeunes gens fusillés et scalpés et, devant la tente, un vieillard qui semblait mort et que sa calvitie avait seule sauvé du supplice du scalpe.

— Il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux, dit Buffalo Bill en se penchant sur lui. On l'a d'abord couché d'un coup de fusil, puis assommé.

— Bill !… Voyez ! Voyez ! Il y avait des femmes dans la tente ! s'écria Texas Jack, le bras étendu vers l'intérieur de la tente, où des robes se balançaient, accrochées au mât de support.

— Grand Dieu ! Oui, il y avait des femmes. Ah ! le Ciel peut seul leur venir en aide à présent, car elles sont aux mains des pires ennemis de leur sexe. Nous ne pouvons rien faire. Je n'ose pas laisser le convoi sans escorte avant d'être au camp de la Queue Mouchetée.

— Laissez-moi partir, Bill ! s'écria Texas Jack. Ils ne seront pas plus de dix contre un, si je leur saute dessus avec mes hommes.

— Non, non ! Quand nous les rattraperons je serai de la partie. Passez-moi votre bidon d'eau, Jack. Il faut tenter de ranimer le vieillard.

Jack courut à sa selle, prit son bidon et, tandis que Bill prodiguait des soins au blessé, il examina les deux jeunes gens suppliciés.

— Bill ! Bill ! appela-t-il. Voilà de la besogne qui n'a pas été faite par les Peaux-Rouges. Ces scalpes ont été ôtés par des blancs. Vous savez aussi bien que moi que la blessure que font les Indiens est nette, et ce n'est pas le cas.

— Une minute ! Le vieillard revient à lui.

— Il n'existe point trace d'un coup de lance ni d'une blessure causée par une flèche, reprit Jack, en retournant les corps. Les Indiens auraient laissé ces cadavres lardés comme des pelotes à aiguilles.

Les efforts de Buffalo Bill avaient si bien ramené le vieillard à la vie qu'il pouvait voir et apprécier l'aide qu'on lui portait ; mais il semblait incapable de s'exprimer. Sa tête avait été terriblement endommagée et il avait reçu deux balles, une à l'épaule, l'autre au côté.

Le convoi et l'escorte arrivèrent. Bill les attendait impatiemment, car les chariots contenaient les médicaments dont il avait besoin, ainsi qu'une ambulance portative dans laquelle le blessé pourrait être installé.

Le « scout » tint rapidement conseil avec Texas Jack et le Sergent, tandis que quelques hommes s'occupaient d'enterrer les morts.

— Il y a des cavaliers sur nos derrières ! dit le Sergent.

— Allez voir qui c'est. Tenez l'escorte prête ! commanda Buffalo Bill qui sauta en selle.

— C'est un citoyen de l'Union avec une suite de six cavaliers, revint dire le Sergent.

Un instant après, un beau jeune homme, de la même taille à peu près que Cody, se présenta. Il portait des effets civils, mais il était très bien monté et armé. Ses traits étaient réguliers, ses yeux sombres et vifs, sa moustache bien fournie.

— Mais c'est Eugène Overton ! s'exclama Buffalo Bill. Holà, camarade ! Vous m'aviez bien promis de venir, mais je pensais que c'était là, paroles en l'air. Je suis content de vous voir, vous savez ! Comment avez-vous fait pour me rejoindre ?

— Je suis arrivé au fort environ trois heures après votre départ, avec le courrier du Général, et le Colonel m'a fourni aussitôt une escorte pour vous rattraper.

— Vous tombez bien ! Regardez-moi cela !

Et Buffalo Bill montra les morts que les soldats étaient en train d'ensevelir.

— Il s'en est passé de belles ici, la nuit dernière ! Mais, dès que j'aurai remisé le convoi au camp de la Queue Mouchetée, les coupables auront affaire à moi et je leur montrerai comment on rend la justice dans le Nebraska.

— Des morts scalpés ! fit Overton, l'air terrifié. Je ne m'attendais pas à un pareil spectacle.

— Peuh ! nous en verrons bien d'autres avant de quitter la prairie.

Overton frémit. Les sinistres dessous de la vie sauvage lui étaient brusquement révélés.

À ce moment un soldat aborda Buffalo Bill.

— L'inhumation est achevée, Chef, dit-il.

— Très bien, Sergent. Faites remonter votre peloton et nous avancerons aussi vite que possible. Je prends la tête. Laissez cette tente-là debout ; si nous revenons la nuit, elle nous servira de point de repère. Car je serai sur la piste des bandits à l'aube prochaine. Venez, Overton ; nous marchons devant.

— Bill, dit Texas Jack, voulez-vous que deux de mes gaillards et moi nous allions en reconnaissance ?

— Peut-être, Jack, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Vous vous contenterez de suivre la piste de ces coquins. Ils sont au moins quarante, c'est sûr, et ce serait folie que de les attaquer à trois.

— J'aurai soin de ma tignasse. Elle n'est pas assurée et je ne tiens pas à la perdre. Je relèverai simplement leurs traces et vous laisserai des points de repère.

— Allez, Jack, et que la chance vous favorise !

## La fatale Surprise.

On venait de relever la garde au camp des Herbeson.

Un nègre seul montait faction, tandis que les deux frères s'entretenaient.

Tout à coup, Harry se tut, car il avait perçu un bruit pareil à celui que fait le vent dans la prairie.

L'instant d'après il vit une sorte de nuée sombre s'abattre sur le camp et, s'apercevant que c'était une horde hurlante d'Indiens, il épaula son rifle et tira, en lançant le cri :

— Les Indiens ! aux armes !

Mais aussitôt une balle le coucha par terre et il vit Bill Deekin qui bondissait dans l'enceinte avec sa bande de coquins peinturés.

Quoique mortellement blessé, Harry atteignit son revolver et en dirigea le canon sur Bill Deekin qui entraînait sa sœur Susie.

Mais dans l'état où il était, il ne pouvait bien viser et la balle s'égara. Un autre effort pour se dresser l'épuisa et il retomba, raide mort.

Au même instant, Mr. Herbeson, qui se battait comme seul un père peut se battre lorsqu'il défend sa progéniture, vit le péril que courait sa fille et, oubliant le reste, s'élança pour l'arracher au misérable.

Hélas ! à peine avait-il fait quelques pas qu'une balle le renversait à son tour.

Lottie Herbeson avait été brutalement empoignée par le scélérat de Carter ; mais elle s'évanouit.

Carter la prit dans ses bras et l'emporta où se trouvaient les chevaux, tandis que Marmion Herbeson recevait une blessure mortelle en tachant de s'ouvrir un passage pour lui porter secours.

Même Norfolk Ben, un des nègres, s'était battu avec une détermination héroïque.

Mais une fois qu'il vit les jeunes filles aux mains des brigands, il comprit que toute résistance était inutile et, s'agenouillant, il implora :

— Oh ! Diou bono ! Oh ! santa Vierge ! Indious, tue pas petits anges

à moi !

— Ferme ça, vieux, singe ! Ne le tue pas, Hort Grizzle ! J'avais justement envie de prendre un négriot à mon service, cria Bill Deekin.

— Trêve de bavardage, Capitaine, coupa Carter. Faites remonter les hommes à cheval et placer les donzelles en selle. Moi, je m'occupe du butin.

Les pauvres enfants furent hissées et attachées sur les poneys, et peu après la bande s'éloigna. Le vieux Ben, monté sur une mule, chevauchait à leurs côtés et elles, étaient flanquées par le Capitaine Bill Deekin et par Carter.

Les bêtes harassées ralentissaient le pas, bien que fouaillées par leurs impitoyables maîtres.

— Halte ! finit par crier Bill Deekin quand midi vint et qu'ils eurent atteint un petit ruisseau, où quelques arbres clairsemés épandaient leur ombre et où une herbe point trop rare s'offrait aux chevaux.

— Filles ! fit le chef de la bande ; non, petites squaws, veux-je dire ! tâchez de ne plus nous ennuyer maintenant, hein ? On va vous laisser un peu de répit, si vous êtes sages. Si vous ne l'êtes pas, vous verrez de quel bois je me chauffe, et qu'Old Nick (le Diable) vaut encore plus cher que moi.

Les pauvres filles n'osèrent pas répondre. Leur douleur était telle qu'elles ne pouvaient même plus pleurer, et pourtant elles s'estimaient encore heureuses d'être libres de s'enlacer et de cacher leurs visages aux monstres qui les entouraient.

Alors Carter trouva enfin le temps de parler à Bill Deekin de la troupe qu'il avait aperçue au moment où ils avaient fui.

— C'était un convoi du Gouvernement avec une arrière-garde de soldats en uniforme ; mais il y avait une escouade de ces damnés éclaireurs qui ne craignent rien.

— Si ces éclaireurs sont sur notre piste, grommela le capitaine, nous n'aurons pas de repos avant d'avoir rejoint le gros de nos forces dans les Montagnes Noires.

— Capitaine ! cria à ce moment Hunker Ben qui accourait de son poste. Du large, Capitaine ! Il y a des éclaireurs à cheval à deux milles derrière nous.

— À cheval tout le monde ! hurla le Capitaine.

## La Reine de la tente.

Le jour n'était guère avancé lorsque le convoi parvint en vue du camp de la Queue Mouchetée. Ce camp était situé près d'un cours d'eau, à un endroit bien boisé, et la fumée des nombreux feux de bivouac s'élevait en colonnes gracieuses au-dessus des bosquets.

Laissant le convoi s'acheminer cahin-caha, Buffalo Bill s'élança en avant avec Overton et une petite escorte.

Les Indiens, ne sachant s'ils avaient affaire à des amis ou à des ennemis, étaient aux armes. Mais ils reconnurent « Long Rifle », lorsqu'il était encore à plus d'un demi-mille, et la Queue Mouchetée, Deux Coups, Feuille Rouge et de nombreux guerriers sortirent en tenue de gala pour lui souhaiter la bienvenue.

Tirant des coups de fusil en l'air et poussant des clameurs sauvages, ils coururent à la rencontre de la petite troupe, si bien qu'Overton demanda à Buffalo Bill si les Peaux-Rouges avaient des intentions hostiles.

— Mais non, c'est leur manière de manifester leur joie, dit tranquillement l'éclaireur. Simple gaspillage de poudre !

Les Indiens arrivaient. La Queue Mouchetée s'approcha de Buffalo Bill et lui serra la main.

— Vous trouviez que nous mettions bien du temps à vous apporter les présents du Grand'Père, n'est-ce pas ? dit l'éclaireur.

— Le Grand'Père a libre disposition de son temps. Pourquoi le chicanerions-nous à ce sujet, nous qui sommes si pauvres et qui demeurons si loin ?

— C'est vrai. D'ailleurs les présents me suivent ; il y a quarante chevaux, du pain et de la viande, des outils de jardinage et du blé bon à ensemencer.

— Les hommes rouges n'ont pas besoin d'outils. Ils ne veulent pas travailler, labourer, creuser, planter, comme les Visages Pâles et les hommes noirs. Je l'ai dit au Grand'Père quand j'étais à Washington. Nous demandons des fusils, de la poudre et du plomb pour chasser, et des couvertures pour nos femmes.

— J’ai de tout cela aussi, dit Buffalo Bill, et je pense que vous et vos guerriers, vous serez satisfaits. Toutefois, il y a trois chariots du convoi qui ne m’appartiennent pas. Ce sont ceux d’un vieillard qui a été grièvement blessé ce matin, au cours d’un combat avec des coquins. Ses deux fils ont été tués, et ses deux filles et un serviteur nègre emmenés en captivité. Le vieillard est dans mon ambulance portative et quelqu’un s’occupe de lui.

— Qui a fait le coup ? les Sioux ? demanda brusquement Queue Mouchetée.

— Je ne pense pas. Des blancs déguisés en Indiens, plutôt.

— Ugh ! Je vais envoyer mes guerriers boire leur sang.

— Non ; il ne faut pas. Vous vous êtes engagé à observer le traité de paix ; il faut l’observer coûte que coûte ; à moins que votre propre tribu ne soit attaquée.

— Est-ce que notre réputation ne souffre pas des menées de ces Visages Pâles, qui se peignent comme nous le faisons en temps de guerre et mettent à notre charge leurs mauvais coups ?

— Si ; ces gens-là déshonorent les nobles Indiens. Mais nous voici arrivés. Où est Œil de Colombe ?

— Œil de Colombe est dans ma tente, dont elle est maintenant la reine, mes femmes étant mortes toutes les deux. Elle sera heureuse de revoir Long Rifle ; elle sait qu’il doit venir.

— Je lui apporte des présents de la part de certaines personnes qui ont entendu parler d’elle dans les grandes cités du soleil levant, dit Buffalo Bill. Ne va-t-elle pas sortir pour les recevoir ?

— Il n’y a que quatre soleils que sa mère est morte, sa chevelure est dénouée, elle fait le deuil. Elle ne sortira pas en ce moment, mais Long Rifle, mon fils, va entrer dans la tente. Il y sera le bienvenu.

Buffalo Bill s’y présenta seul.

Œil de Colombe se leva de sa pile de fourrures et, les bras humblement croisés, elle fit une révérence et attendit qu’il lui adressât la parole.

— Œil de Colombe est-elle heureuse de revoir son vieil ami ? dit l’éclaireur la main tendue.

La jeune femme prit cette main et la porta respectueusement à ses lèvres.

— La petite fleur n’est-elle pas heureuse de revoir le beau soleil après la longue nuit glaciale ? répondit-elle. Le Chef peut parler, lui, mais son image, que je possède, ne le peut pas.

Et elle tira de son sein la photographie de l'éclaireur, qu'elle s'était procurée on ne savait où ni comment, et la lui montra.

— J'apporte à Œil de Colombe quelques cadeaux offerts par des amis qui ont appris sa bonté et sa bravoure, dit l'éclaireur ému. Ils sont dans les chariots. Je les remettrai à Œil de Colombe avant de repartir.

— Œil de Colombe n'a pas besoin de cadeaux des étrangers, fit-elle froidement. Long Rifle dit qu'il va repartir. Quand ?

— Bientôt. Dès que les cadeaux seront déballés et remis à votre père.

— Pourquoi Long Rifle s'en va-t-il si tôt ? Œil de Colombe va se recoiffer, maintenant qu'il est ici. Elle va mettre son manteau écarlate et sa couronne, et tâcher d'être belle.

— Vous êtes toujours belle, Œil de Colombe. Mais il faut que je m'engage sur le sentier de la guerre au plus vite. Deux belles jeunes filles blanches sont aux mains des coquins. Mon devoir est de les délivrer. Ne vous ai-je pas arrachée vous-même des griffes de l'Ours Brun ?

— Œil de Colombe n'insiste plus. Elle aime Long Rifle justement parce qu'il est un grand guerrier. Elle va lui préparer un bon repas.

La Reine de la tente fit un chignon de ses beaux cheveux noirs qui lui tombaient bien au-dessous de la taille, puis elle se hâta de faire apprêter par ses femmes le repas destiné à ses hôtes, tandis que Buffalo Bill retournait au devant du convoi.

C'était peu de temps après qu'Œil de Colombe eut donné l'ordre de préparer à l'intention de Buffalo Bill et de ses amis, un repas plantureux, fête rare au camp indien.

Tandis que Queue Mouchetée, ses sous-ordres et ses guerriers se félicitaient d'avoir reçu les présents du Grand'Père, la Reine de la tente, vêtue d'écarlate et coiffée de son diadème, vint inviter tout le monde à manger.

Sachant que ses chevaux avaient besoin de se reposer, le vaillant éclaireur ne voulut point causer une déception à son hôtesse, bien qu'il lui tardât fort d'aller rejoindre Texas Jack.

Mais après qu'ils eurent bien festoyé et que les chevaux se furent garnis la panse comme ils ne le feraient plus de longtemps, Buffalo Bill fit ses préparatifs de départ. Son premier soin fut de choisir parmi le convoi et l'escorte assez de bêtes pour que chacun de ses hommes et lui-même pussent en changer.

Les chariots vides devaient retourner au fort sous la protection du Sergent et de ses soldats. Cody remit au sous-officier un rapport écrit,

dans lequel tous les incidents de la route étaient relatés et lui confia Mr. Herbeson, le vieux gentleman.

Mr. Herbeson éprouvait encore quelque difficulté à parler ; mais lorsque Buffalo Bill lui apprit qu'il allait au secours des jeunes filles, les yeux du pauvre homme reflétèrent une gratitude infinie.

La Queue Mouchetée parlait d'envoyer une bande de guerriers avec Buffalo Bill ; mais celui-ci refusa.

Il voulait agir seul et ne pas s'exposer à voir les traités rompus par sa faute. Le Grand Chef avait signé la paix, il fallait qu'il la respectât.

Bill compta ses hommes. Il avait avec lui Eugène Overton, son escorte de six cavaliers et sept chasseurs, hommes souvent éprouvés par lui et qui n'avaient jamais trompé sa confiance, braves à tous crins, rompus à toutes les ruses de la Prairie. Quinze hommes donc, tout compte fait.

Quand la petite troupe fut en selle, la Queue Mouchetée tendit à Buffalo Bill un calumet en pierre rouge de l'extrême Nord-Ouest, couvert de dessins curieux et enchâssé dans un écrin en peau de crocodile, orné de perles.

— Long Rifle voudra accepter ce cadeau, dit-il. Il pourra lui être utile. Tous les chefs de toutes les tribus des plaines ont vu cette pipe et sauront d'où elle vient. Si quelqu'un fume avec Long Rifle dans ce calumet, Long Rifle aura un ami de plus en cas de besoin, car chacun se mettra à sa disposition pour plaire à la Queue Mouchetée.

— Je vais le garder précieusement et je saurai m'en servir à l'occasion, dit Buffalo Bill.

— Œil de Colombe veut aussi faire un présent à son maître, dit à son tour la Reine de la tente : voici !

Et elle montra un fort et beau poney, chargé de provisions, que conduisait un jeune indien monté sur un autre poney – un jeune Indien de belle allure, aux yeux étincelants d'intelligence et de courage.

— Le grand guerrier Long Rifle à faim parfois. Je lui remets de la viande toute cuite et du pain fait comme Long Rifle a dit à Œil de Colombe qu'il l'aimait. Je lui remets aussi deux poneys dont Kionee le Rampant aura soin en servant Long Rifle jusqu'à ce que le Chef soit fatigué de lui. Alors, il voudra bien le renvoyer dans sa tribu.

Buffalo Bill comprit qu'il peinerait beaucoup Œil de Colombe s'il refusait ces dons.

— Merci, Œil de Colombe, dit-il. Kionee le Rampant, restera à mes côtés pendant la marche. Je tâcherai qu'il ne lui arrive rien, et je le renverrai indemne à sa maîtresse.

— Kionee ne craint pas les coups ! dit fièrement le jeune guerrier, qui sauta tout debout sur sa selle.

— Oui, il fera un vrai brave, dit la Queue Mouchetée. Tiens, prends ces armes et sers-t'en si tu en as l'occasion, poursuivit-il en tirant son couteau et son revolver et en les glissant dans la ceinture du jeune homme. Puis, agitant sa main en l'air :

— Va ! que le Grand Esprit t'accompagne !

Buffalo Bill offrit sa main droite à Œil de Colombe qui la porta à ses lèvres et la serra en signe de pénible adieu. Et alors l'éclaireur commanda :

— Par files à gauche sur deux rangs… Marche !

La petite troupe s'ébranla, pilotée par le vaillant éclaireur et Overton, et prit le chemin par lequel elle était venue, à une allure modérée. Buffalo Bill n'espérait pas, en effet, rejoindre la piste des bandits avant le lendemain, et, en avançant dans ce cas, il parviendrait avant la chute du jour à l'endroit où la famille Herbeson avait été attaquée, pour y camper lui-même.

## Lutte terrible.

Lorsque Texas Jack quitta précipitamment la colonne de Buffalo Bill, ce ne fut point dans un coup de tête, à la légère.

Il savait au contraire que la piste des bandits devait être suivie avec soin, si l'on voulait sauver les deux malheureuses filles.

Comme le pays devenait plus accidenté, avec des buissons çà et là, Texas Jack redoubla d'attention et, déchirant sa chemise, il laissa de place en place un bout de chiffon blanc accroché aux épines.

— S'ils sont malins, dit-il, ils vont se disperser, après avoir fixé un point de ralliement, de manière à nous faire perdre la bonne piste. Mais les imbéciles oublient que les poneys des jeunes filles sont ferrés, car j'ai relevé leurs empreintes tout le long du chemin.

— Ces gens-là ne sont pas aussi simples que vous l'imaginez, Jack, dit un des hommes en désignant un tas de fers à cheval ôtés depuis peu. Voyez ! À présent, toutes les pistes vont se ressembler.

— Nous ne nous y tromperons pas pendant le jour, répondit Jack. Les petites ne sont pas lourdes, leurs chevaux ne laisseront que de légères empreintes là où il y a du sable, et il y en a presque partout. Et quelque chose nous aidera encore dans notre tâche : déferrés, les deux poneys ne tarderont pas à être boiteux et las. La nuit tombe vite. C'est maintenant qu'ils vont se disperser.

En effet, ils trouvèrent bientôt trois pistes se dirigeant en sens contraire.

— Je n'y vois plus assez pour dire quelle est la bonne, dit Texas Jack. Ma foi ! à la grâce de Dieu, mes garçons ! Prenons la première venue.

Et il fit comme il avait dit, avançant en silence.

— Ne vous avais-je pas dit que la Providence était miséricordieuse pour ceux qui le méritent ! s'écria-t-il une heure plus tard. Voyez, mes garçons !

Et, se détournant, il leur montra un mouchoir blanc qu'il venait de trouver sur un buisson.

— C'est une des jeunes filles qui l'a placé là dans l'espoir de guider

ceux qui les suivraient. Mais que vois-je ? Tonnerre ! des taches rouges !

Il frotta une allumette et lut ces mots tracés en caractères sanglants :

— Si ce message tombe en des mains amies, qu'on nous vienne vite en aide !

Susie Herbeson.

— Écrit avec son sang ! firent les hommes.

— Oui, dit Texas Jack ; tracé du bout du doigt, à ce que je vois d'après la taille des lettres. Repartons, mes garçons ! Ce mouchoir-là est le bienvenu, car je viens de semer le dernier morceau de ma chemise !

Néanmoins les ténèbres s'épaississaient et il était de plus en plus difficile d'avancer.

Tout-à-coup un cri de femme s'éleva dans la nuit et frappa leurs oreilles en faisant tressaillir leur cœur.

— En avant ! rugit Texas Jack. Au nom du Ciel, en avant !

Tout en continuant de crier « En avant ! » Texas Jack avait mis la bride sur le cou de son cheval fourbu, et, sautant à terre, il s'élança à pied de toute sa vitesse, suivi de ses deux compagnons.

De nouveau l'appel retentit, à une distance moindre. Texas Jack entendit le bruit d'une course précipitée à travers l'herbe et les buissons, et des blasphèmes lancés par une voix d'homme, qui criait :

— Arrête ! Arrête !

— Une des captives s'est échappée, elle sera près de nous dans une minute. Occupez-vous d'elle pendant que je vais régler le compte du coquin qui la poursuit ! dit Jack à ses compagnons.

La jeune fille passa près de lui, et rencontra ses compagnons.

Au même instant un homme accourait en proférant d'horribles menaces. Texas Jack, s'armant de son revolver d'ordonnance, bondit sur lui et lui asséna un tel coup de crosse sur le crâne qu'il le coucha à ses pieds, inerte, évanoui.

Sans perdre une seconde, il se pencha, déroula la ceinture de l'homme et lui attacha les mains derrière le dos. Puis il lui enfonça dans la gorge un pan de sa veste de chasse et appela les autres éclaireurs.

Ces derniers avaient déjà révélé à la pauvre fille leur qualité d'amis et appris d'elle que sa sœur était au pouvoir d'un autre bandit. Elle suppliait :

— Oh ! de grâce, sauvez la pauvre Susie !

— Aidez-moi ! s'écria Jack. Aidez-nous !

— Comment ? dites-moi comment ? Je donnerais ma vie pour elle !

— Vivez pour elle ! ça vaudra mieux. Accompagnez-nous seulement en poussant des cris d'effroi. L'autre coquin croira que vous êtes rattrapée et que son camarade vous ramène. Allons ! criez, pleurez ! pas une minute à perdre !

Lottie comprit ce qu'on attendait d'elle et se lamenta bruyamment.

— Laissez-moi !… Grâce ! Laissez-moi !

Cependant Jack s'élançait avec elle dans la direction d'où elle était venue et, de temps à autre, il éclatait en rauques blasphèmes, imitant le bandit à la perfection.

Quant aux deux éclaireurs, bien certains que leur ennemi assommé et ligoté ne pourrait s'enfuir, ils suivaient Texas Jack et Lottie.

— Plus fort ! criez plus fort ! murmurait Jack. J'aperçois une lumière.

Et elle se mit à obéir : — Oh ! pitié !… Grâce ! Grâce !

— Ainsi tu l'as reprise, Carter ? interrogea une voix lointaine. Eh bien, dépêche-toi ! Ma donzelle a une syncope ; il faut que j'aille chercher de l'eau.

L'infortunée gisait en effet près d'un feu de bivouac, à côté d'un nègre ficelé comme une saucisse, bâillonné et dont les grands yeux reflétaient une douleur ou une frayeur indicible. Un homme, une sorte de brute gigantesque au poil embroussaillé et argenté par l'âge, tenait la menotte de la jeune fille dans son énorme patte, comme pour lui tâter le pouls.

— J'arrive ! cria Jack en entrant dans la zone éclairée.

À cette voix qu'il ne reconnaissait plus, le bandit se redressa d'un bond et tira son pistolet de sa ceinture. Mais Jack lui sauta dessus et ils roulèrent ensemble sur le sol.

D'une secousse terrible, le bandit renversa son adversaire sous lui et, tirant un énorme poignard, il allait le ficher dans la poitrine de Jack quand le nègre, avec une merveilleuse présence d'esprit, lança une ruade qui atteignit le bras du brigand au moment même où il s'abattait.

Le couteau tomba par terre et les deux amis de Texas, qui venaient d'arriver, se jetèrent sur le coquin avec impétuosité, pendant que Jack d'un furieux coup de crosse lui brisait le bras. Il s'évanouit en poussant un hurlement de rage et de désespoir.

— Noiraud, fit Jack en coupant les liens du nègre, tu m'as sauvé la vie et je ne l'oublierai pas.

— Mon Dieu, dit Norfolk Ben en se relevant, moi bien content sauver ami à moi. Pauvre petite Moumzelle Susie, morte ! Morte ! quand Moumzelle Lottie partie et plus revenu.

— Non ! s'écria Lottie, qui s'était empressée de prodiguer des soins à sa sœur. Ce n'était qu'une faiblesse ! Elle vit ! Elle vit !

En ce moment les éclaireurs qui étaient allés chercher Carter et les chevaux revinrent en courant.

— Jack ! rugirent-ils. Le brigand a trouvé le moyen de se débarrasser de ses liens et il s'est enfui avec nos bêtes.

Texas Jack n'avait rien à répondre. Il prit le bâillon qui avait déjà servi au nègre et le plaça dans la bouche de Bill Deekin, qu'il ligota solidement. Puis il éteignit le feu.

Jack veillait, attendant deux choses : l'aurore et l'arrivée de Buffalo Bill.

L'aurore vint la première, brillante et pure. Un repas chaud fut préparé au feu du bivouac et les deux sœurs, qui n'avaient point pris de nourriture la veille, lui firent honneur, ainsi que leurs sauveurs, du reste.

Cuisinant, jacassant, Ben était à son affaire. Barnett avait tué une antilope non loin du camp, et, grillées sur des charbons ardents, les côtelettes grasses et dodues de la bête étaient délicieuses.

Dès que le soleil fut passé à l'ouest du méridien, Texas Jack jeta sa carabine sur son épaule et gagna une éminence située un peu à droite, d'où il espérait découvrir l'approche de Buffalo Bill.

Mais ce qu'il découvrit fut bien différent.

Ce fut une forte troupe de cavaliers habillés et maquillés à l'indienne, mais dont il devina la qualité de blancs à la façon dont ils montaient leurs bêtes. Ces hommes se dirigeaient droit sur le camp au triple galop ; mais comme ils venaient derrière l'éminence, Charlie, la sentinelle, ne les avait pas encore vus.

Jack vit qu'il n'y avait pas une seconde à perdre. Les cavaliers n'étaient qu'à un demi-mille. Il fit feu pour appeler Charlie, et se précipita vers le camp.

— Les chiens arrivent ! Couchez-vous derrière ces buissons ! Nous allons leur donner ce qu'ils demandent, davantage même.

On entendit un hurlement et une clameur, et Bill Deekin, fou de joie à la pensée du secours qui lui arrivait, y répondit en beuglant de toutes ses forces.

— Ben, dit froidement Texas Jack, empêche ce corbeau de croasser ! Le tribunal déclare qu'il sera passé par les armes.

Ben attendait ce verdict avec impatience.

— Voilà pou Moumzelle Susie ! fit-il en déchargeant son revolver dans la bouche du misérable qui allait pousser un nouveau hurlement. Et voilà pou Moumzelle Lottie et pou moi ! ajouta-t-il en achevant de lui casser la tête de deux autres coups de feu.

— Assez ! ne gaspille pas ainsi tes munitions ! grommela Texas Jack. Nous n'aurons pas un grain de poudre de trop.

Déjà la bande entière couronnait la crête de l'éminence. Carter en tête ; et s'étant déployée sur une ligne, afin d'offrir moins de prise à l'ennemi, elle fonça droit sur le petit camp.

Texas Jack et les siens tirèrent une salve, à laquelle répondit un feu nourri qui coucha Charlie et blessa Barnett d'une double blessure au bras droit, traversé de part en part, et la tempe, égratignée.

Quelques secondes après c'était une lutte à l'arme blanche, que Texas Jack et le nègre restaient seuls à soutenir.

Ben fut culbuté par le bond d'un cheval, Jack reçut un coup de crosse qui l'étourdit, puis un autre encore qui le fit rouler à terre. En même temps il entendait vaguement les ordres du capitaine.

— Prenez les donzelles et fuyez ! Il leur vient du renfort.

Jack parvint à se redresser ; il ajusta le bandit à barbe rousse au moment où celui-ci prenait Lottie en croupe. Le coup partit et il vit l'homme chanceler ; mais s'il était bien certain de l'avoir touché, il ne put chanter victoire, car il reçut lui-même une balle, – sa troisième blessure au cours du combat.

Une demi-heure plus tard Buffalo Bill était agenouillé à ses côtés, lui soutenant la tête et portant un bidon d'eau à ses lèvres.

— Ne vous inquiétez pas à mon sujet, dit Jack en revenant à lui. Je serai sur pied dans une demi-heure. Trempez seulement votre mouchoir ou un bout de votre chemise dans cette flaque. J'ai éparpillé tout mon linge hier soir.

— Mon Diou !… Moi veni du ciel !… où sont les Moumzelles ? cria Ben qui reprenait connaissance.

— Quel est cet homme ? demanda Buffalo Bill.

— Norfolk Ben, un domestique du vieillard que nous avons secouru. C'est un brave. Il s'est battu comme un lion à mes côtés après avoir tué ce coquin de Bill Deekin. Mais ce n'est pas le moment de bavarder. Vous avez des chevaux de rechange ? On nous a volé les nôtres hier soir. Mettez-moi en selle, attachez-moi sur ma bête au besoin, et

suivons les gueux ! J'ai logé une balle dans le corps du coquin à barbe rouge qui semble les piloter, mais j'y voyais double, impossible de bien viser !… Vous avez un étranger avec vous ?

— Oui, Jack. C'est Mr. Overton, un ami sûr. Il habite la ville, mais il va à cheval comme n'importe lequel d'entre nous et ne plaide pas la fatigue quand il s'agit de donner. C'est de lui que je vous ai parlé. Nous irons à la chasse ensemble cet hiver, si nous ne sommes pas morts d'ici là.

— Ah bah ! Je suis content de le voir. Oui, vous m'en avez parlé. Et je suis content aussi de voir ces jaquettes bleues. Ils nous seront très utiles. Combien avons-nous mis de brigands hors de combat ? Jetez un coup d'œil du côté de l'éminence.

Buffalo Bill se rendit à l'endroit indiqué et trouva les cadavres de six blancs déguisés en Indiens.

Alors Texas Jack, ragaillardi par cette bonne nouvelle, fut hissé sur sa bête, ainsi que Barnett et Ben sur les leurs. Puis la colonne reprit sa route et suivit la piste des bandits vers une chaîne de collines à l'est.

Buffalo Bill se sentait sûr de rattraper les fuyards. Mais si la chose ne s'effectuait pas le soir même, il serait presque impossible de poursuivre la chasse avant le lever du jour prochain, car le terrain se boursouflait de plus en plus.

# Les signaux de Texas Jack.

On avait agi sagement en laissant la tente des Herbeson debout ; elle était visible à une distance considérable, servant ainsi à la petite troupe de point de repaire, et elle marquait en outre l'endroit d'où partait la piste ennemie.

Bien plus, on découvrit qu'elle contenait deux sacs de grain, qui avaient servi d'oreillers aux jeunes filles, et cela vint à point pour nourrir les bêtes en épargnant l'unique ration qu'elles emportaient.

Buffalo Bill ordonna à ses hommes de se reposer pendant le repas des bêtes, mais il ne voulut point se coucher lui-même, et Overton ne put s'y résigner non plus. Ils veillèrent donc ensemble, – lui, si bien entraîné qu'il lui arrivait de passer trois jours et trois nuits sans dormir ; l'autre, intéressé par ce qu'il y avait de nouveau, de sauvage et d'excitant, dans ce genre de vie.

Une fois le repas de pain, de viande froide et de café expédié, notre héros commanda :

— Sellez vos bêtes !… À cheval !… en route !

Le jour se levait, frais et clair, lorsqu'ils s'engagèrent sur la piste des bandits. Avant dix heures, ils avaient atteint la source près de laquelle les renégats s'étaient arrêtés la veille à midi, et Buffalo Bill y releva les empreintes des pas des jeunes filles dans le sable où elles avaient piétiné en descendant de cheval.

Près de là, à l'endroit où Texas Jack avait abreuvé ses montures, l'éclaireur découvrit une flèche dessinée avec la lame d'un couteau sur le tronc d'un arbre. La pointe de cette flèche était dirigée vers une cavité située un peu plus haut. Bill insinua sa main dans le trou et en retira une feuille détachée du calepin de Jack et pliée. Voici ce qu'il lut :

« Je pourchasse ferme les coquins. Les petites n'ont pas été mises à mal, car je me suis tenu à proximité toute la journée et je l'aurais su. Avec l'aide de celui d'où toute aide vient, je ne laisserai point de répit aux brigands avant qu'ils aient campé ; alors je ferai pour le mieux. Dépêchez-vous toutefois, je vais avoir besoin de vous.

À vous jusqu'à la garde, aujourd'hui et toujours,

Jack. »

— Brave garçon ! On ne trouverait pas son pareil de ce côté du Missisipi ! dit Buffalo Bill en serrant le papier dans son havresac.

Bientôt Buffalo Bill constata qu'on s'engageait dans une contrée peu favorable aux recherches de pistes. Des rocs, encore des rocs, on ne rencontrait pas un coin de terre assez friable pour recevoir l'empreinte d'un sabot. Mais la chemise de Texas Jack leur tint lieu du reste. Tous les cent pas ou presque, ils dénichaient un bout d'étoffe blanche suspendu à un buisson, et cette précaution de l'éclaireur leur permettait d'avancer facilement et rapidement.

On passa près du tas de fers à cheval déjà découvert par Jack Texas la veille au soir.

— Le vrai travail de Jack a commencé ici, dit Bill, car il faisait certainement nuit quand il y est passé. S'il n'était pas alors sur leurs talons, il a dû les perdre, d'autant plus que je vois qu'ils se seront séparés. Ils ne se seraient pas préoccupés des fers des chevaux s'ils étaient restés tous ensemble.

— Au galop ! au galop ! s'écria impétueusement Overton. Nous ne devons plus être bien loin.

Sans répondre, Bill leva la main et s'élança en tête.

Ils avançaient depuis un certain temps en silence. Soudain, Bill s'arrêta de nouveau. Son œil de lynx avait remarqué que les indices laissés par Jack n'étaient plus de la même nature.

— Un morceau de mouchoir appartenant à une fille et portant des inscriptions sanglantes ! dit-il. Jack ne s'est pas trompé. C'est une des petites qui a dû jeter ça intentionnellement. Peut-être même que ce mouchoir contenait des nouvelles écrites. Allons mes enfants ! Venez !

Et il reprit sa galopade.

Bientôt on entendit une fusillade en avant qui ne semblait pas provenir de plus d'un mille de là.

— Préparez vos armes !… Chargez ! tonna Buffalo Bill qui enleva son cheval et repartit ventre à terre.

# À la rescousse.

Quand Buffalo Bill s'éloigna du camp de la Queue Mouchetée, après la fête, Œil de Colombe resta longtemps à contempler mélancoliquement la colonne en marche.

Le dernier chariot disparu, elle poussa un gros soupir ; son père, qui se trouvait là, l'entendit.

— Pourquoi le cœur de mon enfant est-il si gros ? demanda-t-il. Ses soupirs sont comme la plainte du vent d'hiver sur la prairie morne et glacée.

— Long Rifle est parti sur la piste de ses ennemis. Il est parti avec très peu d'hommes. C'est un vrai brave, mais il peut être tué.

— Que ma fille aille se reposer et qu'elle tâche de dormir. Il faut que je tienne conseil avec les chefs, car nous devons gagner les terres du Big Horn, que notre tribu est seule autorisée à occuper.

Œil de Colombe rentra dans sa tente.

Le chef se rendit lui-même à la grande tente du conseil, et bientôt le ronflement du tam-tam rassembla les grands de la tribu.

La réunion se prolongea fort avant dans la nuit ; l'étoile du berger brillait déjà lorsque les chefs, graves et recueillis, quittèrent la tente.

Au même instant, un appel aigu sortit de la demeure de la Queue Mouchetée, où reposait Œil de Colombe, et le père de la jeune Indienne et ses guerriers s'élancèrent pour lui porter secours.

— Pourquoi Œil de Colombe nous a-t-elle appelés ? s'écria le chef, en voyant le visage de sa fille décomposé par la terreur et ses yeux pleins de larmes. Qui a osé faire du mal au cœur de Queue Mouchetée ?

— Le Grand Esprit s'est présenté à moi dans un rêve, répondit-elle. Long Rifle est en péril mortel. Ses ennemis l'entourent d'un cercle de fer… Il a réclamé l'aide d'Œil de Colombe. Il lui a dit de lui amener vingt guerriers Sioux, ou sinon qu'il disparaîtrait à jamais dans le fleuve de la mort. Œil de Colombe doit donc partir. Qui veut venir avec elle ? Ne parlez pas tous. Il faut vingt hommes, ni plus ni moins.

— La Queue Mouchetée va partir avec toute sa tribu, dit le chef.

Long Rifle ne criera pas vainement au secours, tandis que je suis en toute quiétude ici.

— Non ! non ! L'Ange du Rêve m'a ordonné de partir seule avec vingt guerriers.

— Il faut donc que je m'incline, dit le vieux chef. L'Ange du Rêve est le messager du Grand Esprit. Qui veut accompagner la Reine de la tente de Queue Mouchetée ?

Une formidable clameur retentit ; chaque chef, chaque guerrier voulait faire partie de l'expédition.

Œil de Colombe régla le différend en un instant. Quarante hommes s'étaient rangés devant elle. Étendant la main, elle désigna et appela par leur nom ceux qui se trouvaient le plus près.

— Vite ! apprêtez-vous pour une course longue et rapide ! Prenez vos armes et des vivres. Vite ! Il faut que nous partions avant le lever du soleil.

Elle se jeta dans sa tente pour faire ses préparatifs, tandis que la Queue Mouchetée courait choisir le meilleur de ses chevaux pour elle.

Les guerriers n'eurent pas longtemps à attendre. Œil de Colombe s'avança, habillée presque comme Kionee le Rampant. Elle portait une veste et un pantalon de chasse, tenait une carabine à la main et avait glissé un pistolet et un couteau dans sa ceinture, et des cartouches dans sa gibecière.

Elle embrassa son père, sauta sur son cheval fougueux, fit signe à ses gens de la suivre et, sans mot dire, se précipita sur la piste de celui qu'elle aimait si profondément et pourtant sans espoir.

# Dans le cañon.

Quand Carter, naguère lieutenant et maintenant capitaine de la bande, avait vu la troupe de Buffalo Bill accourir sur lui, il ignorait son importance. Autrement, il serait resté là et aurait combattu.

Mais il entendit des hourras bruyants, il entrevit les peaux de daim des éclaireurs et les uniformes bleus des soldats, et il n'avait qu'une idée en tête, – ne point laisser les jeunes filles derrière lui.

Au moment de prendre en croupe Lottie, il reçut une assez vilaine blessure, causée par le coup de feu de Texas Jack et, quoique valide encore, il dut confier la jeune fille à un autre.

— Suivez-moi, cria-t-il pourtant, et je vous tirerai de ce mauvais pas. Si le vieux Bill Deekin s'était soucié un peu plus de voir ce qui se passait pendant que j'étais occupé, il vivrait encore et serait toujours votre capitaine.

— Vous êtes un chef dix fois meilleur que lui, dit l'un des brigands. Trois « hourras » pour le Capitaine Snap Carter !

— Je marche, et j'en propose trois autres ! cria Hort Grizzle.

— Et moi je propose un hurlement, dit Hunker Ben, et les misérables poussèrent une telle clameur que leurs infortunées captives crurent que leurs tympans allaient sauter.

— Assez de bruit comme ça, mes agneaux ! s'écria Snap Carter. Si nous pouvons gagner avant la nuit les collines qui dominent Lodge Pole, nous sommes sauvés… Mais passe-moi ton bidon, Hunker Ben… Je ne suis point porté outre mesure vers le whisky, mais cette perte de sang m'affaiblit.

— Il n'en reste pas beaucoup ! dit Ben. Bill Deekin en a pris une lampée hier soir avant notre départ, et vous savez qu'un quart d'alcool ne faisait pas long feu avec lui.

Snap Carter reçut le bidon et but le peu de whisky qu'il contenait encore. Cela le ranima un peu, et il se tourna pour regarder les deux jeunes filles, retombées en son pouvoir.

— Vous avez appris à vos dépens qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, hein ? dit-il, les traits convulsés par un mauvais rire.

— J’ai appris que votre acolyte est mort et je sais que vous ne tarderez pas à le rejoindre dans la tombe, dit Lottie.

— Pas avant d’avoir brisé votre orgueil, ma jolie pimbêche ! fit le misérable. C’est sur un démon que vous êtes tombée. Je vous en préviens.

— Vous n’avez jamais rien dit de plus vrai, Snap Carter, si c’est votre nom…

— C’est mon nom. Hep là ! Tom, qu’est-ce qu’il y a ?…

Ces derniers mots étaient adressés à l’un des trois cavaliers qui formaient l’arrière-garde, à un quart de mille environ.

— Il y a que ces particuliers gagnent sur nous ; ils ne sont plus guère qu’à un mille, répondit l’homme.

— Combien sont-ils, savez-vous ?

— Oui ; dix-neuf en tout, à moins d’erreur.

— Combien d’éclaireurs ? Les éclaireurs sont plus à craindre que les jaquettes bleues.

— Je crois que ce sont tous des éclaireurs, à l’exception de six. Il y a un Indien.

— Nous sommes cinquante-deux, nous autres, et tous sans une égratignure, sauf moi… Camarades, je ne vais pas courir beaucoup plus loin. Si nous ne pouvons pas venir à bout de cette poignée d’hommes, il est temps de quitter la prairie et de nous contenter du maigre butin qu’on peut faire dans les villes. Nous sommes presque trois contre un et, si nous gardons notre sang-froid, nous pourrons porter les premiers coups.

— Ne ferions-nous pas mieux d’attendre que nous ayons atteint le Staked-down Cañon ? demanda Hort Grizzle. Là nous pourrions tenir contre un millier d’hommes, à plus forte raison contre dix-neuf.

— Oui, dit Carter. C’est juste l’endroit qu’il nous faut. Et, se retournant, vers l’arrière-garde, il poursuivit :

— Attendez que vos particuliers se soient approchés et examinez-les avec attention. Si c’est possible tirez dessus et tâchez de dégringoler le plus en avant ; ça les retardera un peu. Quand je serai au bon endroit, là-bas, je tirerai trois coups de feu à la file et vous rallierez vivement. Hélez-nous en arrivant, afin que nous vous reconnaissions, car il fera nuit bientôt.

Le cavalier se laissa rejoindre par ses deux camarades qui fermaient la marche, et le gros de la bande s’élança en avant, guidé par Hort Grizzle.

Le pays se faisait de plus en plus sauvage, et les ombres de la nuit s'épaississaient rapidement.

Bientôt ils perçurent le clapotis de l'eau ; ils venaient de pénétrer dans un sombre cañon encaissé entre deux énormes montagnes.

Ils galopèrent encore pendant une couple de minutes et Hort Grizzle, tournant à l'angle d'un rocher, cria :

— Nous y voilà ! C'est ici, Cap'taine ! Qu'en dites-vous ?

— Parfait ! Juste l'endroit. File à la caverne dont tu parlais et mets nos oiseaux en cage. Hunker Ben, je te les confie.

Le chef des brigands atteignit alors son revolver et, le pointant en l'air le déchargea trois fois de suite. Puis il ordonna à ses hommes de sauter à terre, d'attacher leurs chevaux et de se rassembler en armes.

— Nous allons savoir bientôt où sont les imbéciles qui ont perdu leur temps à nous donner la chasse ! s'écria-t-il.

Au même instant, une vive lueur illumina l'ouverture béante d'une caverne, au flanc de la montagne, et il vit les deux jeunes filles gardées par Hunker Ben, pâles et douloureuses.

Une minute plus tard, les trois cavaliers de l'arrière-garde arrivaient au galop.

— Où sont les éclaireurs et les jaquettes bleues ? interrogea Snap Carter.

— Tout près, capitaine ! sur nos talons ! s'écria l'un d'eux. J'ai tiré deux fois sur eux et ce coquin de Buffalo Bill a logé une balle dans mon chapeau.

— Apprêtez-vous ! Aux armes ! tonna Snap Carter.

## La tactique de Buffalo Bill.

— Nous ne tarderons pas à en venir aux mains, dit Buffalo Bill d'un ton de bonne humeur en approchant des collines. Je viens de voir un de ces scélérats. Si nous pouvons les rattraper avant qu'ils se terrent dans un certain cañon que je connais par là, nous aurons une bataille rangée. Sinon, ce sera le diable pour les déloger et aboutir à quelque chose. Il faut tâter le terrain.

Il faisait nuit maintenant. Bill avança sans parler pendant quelque deux cents mètres et descendit de cheval en disant aux autres de faire de même.

Les bêtes furent rassemblées et attachées tête contre tête de sorte qu'un seul homme pouvait s'en charger.

— Caporal, dit Buffalo Bill au gradé qui commandait l'escorte de soldats, désignez d'office un de vos hommes pour surveiller nos montures tandis que nous nous battrons.

Le Caporal obéit, l'homme désigné n'eut qu'à s'incliner, malgré son envie de se battre avec les autres, et alors Buffalo Bill fit ses dernières recommandations.

Il fallait que chacun le suivit d'aussi près que possible, sans s'écarter des rochers de droite. Au premier coup de feu, au premier cri de l'ennemi, ils se jetteraient à plat ventre et ne tireraient point avant que leurs adversaires fussent rassemblés.

Une fois tout cela bien expliqué et bien compris, l'éclaireur s'avança le premier en rampant. Pendant six cents mètres au moins, à côté d'une cascade mugissante qui se trouvait à l'entrée du cañon, il alla sans être arrêté par aucun bruit suspect. Il arriva ainsi jusqu'au brusque tournant de la gorge.

— On dirait qu'ils n'ont fait que traverser la passe, dit Overton.

— Chut ! regardez ! répondit Buffalo Bill en indiquant le reflet du feu de la caverne dans l'eau de la rivière. Ce reflet léger et flou, s'éclipsait parfois ; c'étaient des silhouettes humaines qui se glissaient entre le brasier et l'eau…

Buffalo Bill attendit que ses hommes fussent tous réunis coude à coude. Puis, leur ayant dit, d'une voix légère comme un souffle, de ne

point bouger, il reprit seul sa reptation et parvint jusqu'à l'angle du rocher. À ce moment, comme il avançait la tête, il heurta accidentellement la paroi abrupte, provoquant la chute d'une pierre.

Aussitôt une grêle de balles s'abattirent à l'entour, mais sans l'atteindre, car il s'était retiré rapidement.

— Ils se sont reformés en masse compacte et bien postés, dit-il doucement à ses gens. Je ne vois pas ce que nous pourrions bien faire avant le jour. Tout de suite, ce serait folie de nous aventurer, d'autant plus que nous sommes aussi bien abrités qu'eux, mieux même. Leurs ombres se reflètent dans l'eau, non les nôtres. Ma foi ! nous allons patienter jusqu'au lever du soleil.

— Vraiment ? fit une voix moqueuse tout près du rocher. Eh bien ! patientez, mon cher, nous abrégerons votre faction de notre mieux.

Bill ne répondit rien. Il n'avait pas l'habitude de bavarder à tort et à travers, surtout dans des endroits comme celui-ci. Il battit légèrement en retraite et, à voix basse, il ordonna aux siens de ne point cesser d'ouvrir l'œil, de bien choisir leurs postes de combat et d'attendre de nouvelles instructions.

Il ne se doutait pas du complot qui se tramait en ce moment pour sa perte.

C'était Snap Carter qui avait surpris les paroles adressées par Buffalo Bill à ses hommes et qui lui avait répondu. Il espérait ainsi provoquer l'éclaireur à brusquer l'attaque, car ses hommes étaient postés de manière à faucher les assaillants.

N'étant pas parvenu à ses fins et n'osant s'avancer lui-même, une autre idée traversa son esprit. Il retourna à l'endroit où se tenait Hort Grizzle et lui demanda s'il connaissait un chemin par lequel les éclaireurs pourraient être tournés avant l'aurore.

— Parfaitement, dit Hort. Il existe un autre cañon un peu plus bas, et en deux heures à peine nous pouvons être sur leurs derrières.

— Et rafler leurs chevaux ?

— Mieux que cela, les cerner et les massacrer jusqu'au dernier. Vous savez comme l'entrée de la passe est étroite et que, sur deux cents mètres au moins, le cañon s'allonge tout droit comme un boyau.

— Je sais, oui.

— Eh bien, voyez comme il serait facile, avec les blocs erratiques qui se trouvent là, de barricader l'ouverture de la gorge, derrière leurs chevaux et de les tenir ainsi entre deux feux. Une douzaine d'hommes embusqués à l'abri de cette barrière les prendraient à revers et les abattraient comme des mouches, s'ils essayaient de sortir du

traquenard.

Dix minutes plus tard Hort Grizzle s'éloignait du côté de l'ouest avec dix bandits.

Alors Snap Carter fit construire par la moitié de ses hommes un parapet au tournant de la passe, tandis que l'autre moitié se tenait prête à repousser toute attaque.

Sur ces entrefaites, on vint dire à Buffalo Bill que le soldat qui gardait les chevaux désirait lui parler.

L'éclaireur se glissa rapidement jusqu'au parc improvisé des chevaux.

— Chef, dit le soldat, c'est pour votre bête, qu'il n'y a pas moyen de faire tenir tranquille. Je pense qu'il se passe quelque chose de louche par là derrière. J'ai surpris des bruits, de drôles de bruits, à deux ou trois reprises.

— Si un danger quelconque nous menace sous le vent, on peut compter sur Face de Poudre pour nous en avertir, dit Buffalo Bill. Il se peut que les coquins aient détaché un peloton pour nous couper la retraite. En ce cas, ils se donnent bien du mal pour rien. Je n'ai pas l'intention de m'en aller. Là où j'irai quand il fera jour, c'est en avant… D'ailleurs je vais voir s'il y a réellement une bande sur nos derrières.

Buffalo Bill rampa le long de la paroi de la falaise, et il put s'assurer que l'ennemi avait déjà édifié des retranchements qui barraient complètement la voie.

— C'est de la peine perdue ! répéta Buffalo Bill, en repassant près de la sentinelle. Restez avec les chevaux jusqu'à ce que nous en ayons besoin pour aller de l'avant.

Ayant rejoint son poste à proximité de l'ennemi, Buffalo Bill attendit la lumière du jour avec cette patience qui est l'apanage des bons guerriers et des vrais éclaireurs.

Il y eut bientôt dans l'épaisseur de l'obscurité un certain changement que Buffalo Bill fut le premier à remarquer.

— Ne vous endormez pas, mes garçons ! murmura-t-il. Le jour approche, et il ne faut pas être pris à l'improviste. Les premiers coups décident de tout en pareille occurrence.

S'étant débarrassé de son chapeau, Bill atteignit en rampant un nouveau point d'observation plus rapproché de l'eau, où un rocher et des broussailles lui donnaient un couvert. Il n'y avait de place que pour lui, mais le reste de la troupe pouvait le voir et comprendre ses signaux.

Plus loin, se trouvait une éminence aux parois abruptes, qui

dominait la position occupée par l'éclaireur, Texas Jack et Overton.

Un arbre, planté dans le creux où les bandits étaient tapis, touchait presque le bord de cette éminence de sorte qu'un grimpeur hardi et de sang-froid eût pu l'escalader et sauter de la dernière branche sur la crête de la hauteur.

Buffalo Bill aperçut un homme qui, le fusil en bandoulière, tentait d'accomplir cet exploit.

L'éclaireur surveillait les progrès de l'opération. L'escalade fut faite prestement ; mais trop prestement même, car la lumière était encore trop diffuse pour bien viser lorsque l'homme atteignit le faîte de l'arbre, mais il n'était pas possible d'attendre plus longtemps ; dans une seconde, le bandit allait bondir sur l'éminence où on le perdrait de vue. William Cody leva son rifle, une détonation retentit, et, sans pousser un cri, le vilain oiseau dégringola au beau milieu de ses compagnons stupéfaits, car ils se figuraient que leurs adversaires voyaient à peine l'arbre.

Il ne s'étaient pas encore rendu compte du danger que Buffalo Bill en dépêcha encore un.

On entendait la voix de Snap Carter qui jurait effroyablement. Plusieurs volées furent dirigées vers la cachette de Buffalo Bill. Il n'en avait cure, étant très bien abrité ; et comme les brigands faisaient des efforts désespérés pour l'apercevoir, ils perdirent un troisième homme en récompense de leurs peines.

— Il ne nous reste qu'une chose à faire, c'est de foncer sur eux et de les balayer ! hurla Snap Carter, dont Bill eut juste le temps d'entrevoir la face embroussaillée de poils roux.

— Essaie donc, tête d'alezan ! rugit Buffalo Bill. Nous verrons un peu qui fera la meilleure besogne.

— Soit ! tu vas le voir, damné coquin ! répondit le misérable.

La petite troupe s'apprêtait à repousser la charge, quand des hurlements terribles et une fusillade nourrie retentirent dans le lointain.

— Les Sioux ! cria Kionee le Rampant, fou de joie. Les Sioux ! La Queue Mouchetée vient au secours de Long Rifle !

Buffalo Bill tressaillit d'une agréable émotion car, tout brave qu'il fût, il ne laissait point que d'être inquiet sur le dénouement d'une lutte aussi inégale.

— Que la moitié d'entre vous courent là-bas avec Kionee pour héler les guerriers ! s'écria-t-il. Allez les aider à exterminer les bandits qui sont derrière. Puis vous reviendrez avec eux et vous montrerez à ces

chiens ce que c'est que des braves qui chargent !

— Chargez donc maintenant ! ils l'apprendront, cria Snap Carter, furieux d'entendre les coups de feu et les cris et de comprendre que Hort Grizzle et sa bande avaient été surpris eux-mêmes.

Buffalo Bill vit trois hommes qui bondissaient en essayant d'entraîner les autres.

Avec la rapidité de l'éclair il tira. Deux des outlaws s'abattirent comme des masses et le troisième, affolé, se rejeta en arrière.

— Allons ! recommencez donc, voleurs de femmes ! persifla Cody.

Il n'y eut pas de réponse, mais le bruit qu'il entendit lui donna lieu de croire que les sacripants s'apprêtaient à charger.

En arrière, le feu diminuait d'intensité et quelques instants plus tard le terrible coup du scalpe, poussé par les Sioux apprit à Buffalo Bill qu'ils avaient vaincu les brigands.

Du reste, Kionee, qui revenait en chantant victoire, lui confirma la bonne nouvelle, en ajoutant : — Œil de Colombe !… Œil de Colombe !…

— Que raconte-t-il ? fit Cody, si étonné qu'il en oubliait presque Snap Carter. Œil de Colombe serait-elle sur ma piste ?

À peine achevait-il, que la jeune guerrière accourait comme un coup de vent, impatiente de porter secours à Long Rifle.

Redoutant qu'elle ne se jetât dans la zone exposée, l'éclaireur quitta précipitamment sa cachette, risquant sa vie plutôt que de voir celle de son amie en danger ; mais à sa grande surprise personne ne tira.

Tout de suite il obligea l'héroïque Reine de la Tente, à se mettre à couvert, puis il lui demanda :

— Pourquoi l'Œil de Colombe est-elle ici, si loin du camp de son père ?

— Parce qu'elle a voulu arracher Long Rifle aux ennemis qui se promettaient de boire son sang.

— Mais comment l'Œil de Colombe a-t-elle pu savoir que j'étais en péril ?

— Le Grand Esprit me l'a dit dans un rêve.

— Et moi qui ne croyais pas aux pressentiments, fit Bill. Votre père a consenti à vous laisser partir ?

— Oui. Il m'a donné vingt guerriers. J'en ai perdu deux ! Quand tous vos ennemis seront tués, nous irons les ensevelir, ces deux braves… Regardez ! Feuille Rouge, le grand chef, porte six scalpes à sa ceinture.

— Noble et brave Œil de Colombe ! Vous nous avez sauvés. Mais cela me rappelle que nous en avons d'autres à secourir. Il vous reste dix-huit guerriers. Je n'ai pas perdu un seul homme ici.

— Long Rifle veut-il recevoir un conseil de Feuille Rouge ? intervint le jeune chef qui s'était avancé.

— Oui, répondit Buffalo Bill ; oui, car Feuille Rouge est aussi sage dans le conseil qu'il est terrible dans la bataille. Mon oreille est prête à l'écouter.

Feuille Rouge inclina la tête.

— Feuille Rouge a franchi cette passe mainte fois. Il connaît un autre boyau où il peut s'engager avec ses guerriers pour se rabattre derrière les ennemis de Long Rifle et les empêcher tous de fuir.

— Parfaitement ! Fameuse idée ! dit l'éclaireur. Nous leur rendrons ainsi la monnaie de leur pièce.

À l'appel de Feuille Rouge, les Indiens s'éloignèrent rapidement sur une file et Buffalo Bill, ayant placé une sentinelle, se retira avec le reste de ses hommes pour casser une croûte, car leurs estomacs, dont ils n'avaient pas eu le temps de s'occuper jusque-là, commençaient à crier famine.

Une heure se passa ainsi et Overton était à bout de patience quand soudain une détonation retentit à l'ouest, très loin.

— Le signal ! s'écria Buffalo Bill, les traits épanouis par la joie. Feuille Rouge occupe l'extrémité de la passe, les brigands sont embouteillés ! Maintenant, écoutez tous ! Ça n'ira pas tout seul, notre affaire. On se battra surtout corps à corps. Laissez vos rifles de côté, et apprêtez-vous à jouer du couteau et du revolver… Œil de Colombe ! Un peu en arrière, s'il vous plaît, jusqu'à ce que le plus fort soit fait.

— Œil de Colombe sait où est sa place et ne s'en écartera pas, dit fièrement la Reine de la Tente, en s'approchant encore plus de Bill.

— Soit ! dit-il. Chargez, les hommes ! chargez !

Et il bondit en avant, comme la panthère sur sa proie.

À l'angle du rocher, il se trouva devant un mur fraîchement élevé et plus haut que sa tête. Il pensa que sa troupe et lui allaient avoir fort affaire, mais il n'hésita pas à voler vers l'obstacle.

En un clin d'œil il l'eut franchi sans être salué par la mitraille comme il le craignait, et il ne vit que les cadavres des trois hommes qu'il avait tués.

— Partis ! dit-il aux siens qui escaladaient le parapet à leur tour. Les couards n'ont pas osé nous attendre. Mais Feuille Rouge va leur barrer le chemin, à moins qu'il ne soit arrivé trop tard à l'autre bout de

la passe ; nous allons bientôt le savoir.

— J'aperçois un feu par là, dit Overton. Je vais aller voir de quoi il retourne… Mais voyez donc, Bill !… Un bout de papier… Une lettre,… c'est encore de la petite, je crois… Oui, ma foi !… Quel sang-froid, cette petite !…

Et Overton tendit la feuille à Buffalo Bill.

C'était une page déchirée probablement d'un carnet, qui portait ces quelques lignes griffonnées au crayon :

« Chers et braves amis, ne nous abandonnez pas. Nous sommes deux pauvres filles prisonnières d'impitoyables bandits. En ce moment ils sont en train de seller leurs chevaux pour fuir et nous laissent un peu de répit. Leur chef, Snap Carter, dit qu'il ne s'arrêtera pas avant d'avoir atteint la Grotte du Diable dans les Montagnes Noires. Il déclare cela à un de ses acolytes et je l'entends. Oh ! venez-nous en aide et puisse le Ciel vous aider vous-mêmes !

Lottie Herbeson. »

— Snap Carter ! s'écria Buffalo Bill. Mais je le connais, le misérable ! Il a été chassé de Cheyenne par la Police. C'est un démon incarné. Overton, lisez donc cette lettre.

Overton obéit et ses yeux se mouillèrent.

— Bill, dit-il, celle qui a pu écrire ceci en de telles circonstances est une reine parmi les femmes.

— Écoutez ! fit Buffalo Bill. Feuille Rouge revient ; j'entends son signal. Il faut que je lui réponde.

Il fit un porte-voix de ses mains et poussa un cri strident.

Feuille Rouge et ses guerriers arrivèrent peu après au triple galop. Leurs fusils étaient bout en bas, car ils savaient déjà, par les empreintes que les bandits blancs s'étaient enfuis du cañon.

Quand Buffalo Bill et sa colonne s'engagèrent sur la piste, il y avait trois longues heures que les renégats avaient quitté la passe.

Mais ce retard avait eu son bon côté. Les plaies de Texas Jack et des autres blessés avaient été soigneusement pansées par lui-même, Jack, qui se sentait aussi dispos et aussi solide à cheval que n'importe qui de la troupe.

Le soleil était à son déclin lorsque la colonne, atteignit l'endroit où l'autre troupe, ayant atteint une rampe rocheuse, avait bifurqué vers une direction opposée.

— N'ai-je pas dit qu'une fois déferrées les bêtes seraient éclopées avant peu ? s'écria Texas Jack, content de remarquer certains indices

caractéristiques. Le sol est dur, les poneys boitent. Maintenant nous sommes sûrs de les rattraper.

— Évidemment, dit Buffalo Bill ; mais ce ne sera pas encore pour ce soir. Nos bêtes sont très fatiguées ; il leur faut du repos et de l'herbe. Il y a un pâturage ici comme nous n'en retrouverons plus sur ce versant des Montagnes Noires. Nous camperons cette nuit, c'est nécessaire.

— Quand je pense à ces pauvres filles, je suis navré de perdre une seconde, dit Overton.

— Le seriez-vous moins si vous étiez dans la plaine où cette trombe va tout balayer ? dit Buffalo Bill, en montrant une colonne noirâtre qui s'élevait dans l'ouest.

— Que vont-elles faire si elles se trouvent sur son passage ? soupira Overton, toujours sous l'empire de son idée fixe.

— Elles la braveront, j'espère ; mais il faut mettre nos chevaux à l'abri pendant qu'il en est encore temps.

Buffalo Bill donna les ordres nécessaires ; les bêtes furent mises au pacage, les feux allumés et le repas préparé. On entendait au loin le grondement du tonnerre.

Œil de Colombe ne voulut pas manger avec les blancs, bien qu'ils l'eussent invitée ; elle s'accroupit à distance et accepta la nourriture que Kionee lui servit. Feuille Rouge et ses Indiens se rassasiaient aussi de leur côté.

Cela fait, les Peaux-Rouges édifièrent au plus profond d'un taillis un abri d'écorces et de branchages soutenu par des perches et des branches fourchues. Mais Œil de Colombe, à laquelle il était spécialement destiné, ne voulut point promettre de l'occuper avant que Buffalo Bill et Overton eussent consenti à le partager avec elle.

Les chevaux furent attachés solidement aux arbres, les armes et les munitions placées à l'abri, et les sentinelles même rappelées sous le couvert du bois, car une surprise n'était guère à craindre pendant la tempête.

# Cyclone terrible.

Snap Carter et sa horde avaient laissé le cours d'eau et les bois riverains loin derrière eux, lorsque leur attention fut attirée par le cyclone qui se formait à l'est. Aussitôt les bandits regrettèrent de s'être tant écartés de tout abri naturel, car en rase campagne, où rien ne brise la rage du vent, les tourbillons du Far West ont des effets aussi terribles sur les bêtes et les gens que les coups de siroco du Sahara.

La nuit tomba et la tempête n'était plus loin de se déchaîner. Carter savait que le seul moyen de ne point perdre ses bêtes était de sauter à terre et de faire face à l'ouragan, si furieux qu'il fût.

— Quelque chose me console, fit-il après avoir donné l'ordre de faire halte et d'attacher les chevaux tête contre tête.

— Je voudrais bien savoir quoi ? fit Hunker Ben, les yeux attachés aux nuées lourdes et noires.

— La pluie va tomber à torrents et effacer toute trace de notre passage. Je payerais cher pour voir l'éclaireur capable de nous dépister après cette tempête-là.

Lottie eut un petit rire involontaire.

Elle songeait au message laissé en arrière et qui était déjà entre les mains du héros que ces coquins redoutaient tant. Et elle rit sans songer qu'on allait l'entendre, sans pouvoir s'en empêcher en quelque sorte, car naguère, avant ses gros chagrins, il n'y avait point au monde de jeune fille plus gaie.

— Pourquoi ris-tu, la fille ? dit avec méfiance Snap Carter.

— Parce qu'il va pleuvoir et que je pense que nous n'avons pas même de parapluie, fit-elle si innocemment qu'il éclata de rire aussi.

— Nous allons tâcher de construire un abri pour vous deux, mes belles, dit-il. Allons, mes braves, fichez vos rifles dans le sable, canon en bas, aussi profondément que possible et en cercle. Après, nous étendrons une paire de couvertures sur le tout et nous les attacherons avec des lanières. Les femmes se fourreront là-dessous du mieux qu'elles pourront. Dépêchez-vous, la tempête approche.

Les ténèbres s'entassaient rapidement. Le silence était angoissant,

plein d'horreur et de terreur.

Mais les éléments se déchaînèrent. Le tonnerre, dont la voix lointaine n'était parvenue jusque là qu'en grondements sourds et rares, éclata avec un bruit formidable sur la tête même des bandits ; les éclairs zébrèrent les nues couleur de suite comme d'immenses couleuvres de feu, éclairant les groupes d'hommes et d'animaux et découpant des silhouettes gigantesques sur le sable.

Heureusement la tente improvisée était si solidement construite, qu'elle résista, et quand la trombe fut passée et que les bandits et leurs montures, trempés jusqu'aux os, commencèrent à respirer, les jeunes filles, elles, n'avaient pas reçu une seule goutte d'eau. Les nuages disparurent avec la tempête et, de nouveau, tout fut tranquille.

Comme les étoiles épinglaient de lueurs, le ciel rafraîchi et éclairci, Snap Carter donna l'ordre de se remettre en route.

Les deux sœurs furent hissées sur leurs poneys, et la cohorte chevaucha jusqu'à l'aube où, découvrant un vallon bien fourni d'eau et agrémenté d'un petit bois, elle s'arrêta pour sécher ses vêtements et ses armes et pour préparer quelques aliments.

# Une armée de guerriers.

Le bivouac de Buffalo Bill et de sa suite était si bien installé dans l'épaisse futaie de saules et de cotonniers, où la tempête venait se briser qu'ils n'eurent presque point à en souffrir.

Quand le jour se leva, pur, ensoleillé, rien ne les empêchait donc de continuer la poursuite.

— Chef ! dit soudain Texas Jack. J'aperçois la fumée d'un camp au loin et sur la gauche, de l'autre côté de l'eau.

— Oui, ces coquins ont franchi la rivière avant le cyclone, et à présent ils se sèchent. Pour nous, il faut aller chercher un point guéable un peu plus loin. Nous partirons sitôt après le déjeuner.

Bientôt Buffalo Bill montra plusieurs colonnes de fumée dans une autre direction, à droite du cours d'eau et demanda :

— Qu'est-ce encore ? On dirait d'un grand camp.

— À voir cette épaisse fumée, dit Texas Jack, je jurerais que ce n'est pas un campement d'Indiens. Non, nos lascars doivent être là.

— Vous avez raison ! s'écria Bill. Sonnez le boute-selle en toute hâte. Si c'est notre gibier, nous serons sur lui ce soir, aussi vrai que je suis un pécheur.

Vingt minutes plus tard, la colonne reprit sa route, la bonne piste.

— Ça va ! ça va ! répétait Overton qui galopait en tête de la troupe avec Buffalo Bill. J'espère que nous ne nous arrêterons plus avant de les avoir rejoints.

— Bavard ! dit en riant l'éclaireur. Mais, ajouta-t-il brusquement et sans rire cette fois, qu'est-ce que c'est cela ? Halte ! halte !

Et il arrêta net son cheval. La colonne obéit à cet ordre proféré d'une voix rude, et annonçant quelque chose d'anormal.

Overton se dressa sur ses étriers, et que crut-il voir devant lui, juste à fleur d'une colline ? Un millier au moins de cavaliers indiens.

— Je crois que ça va chauffer, dit-il.

— Des Pieds Noirs ! fit Buffalo Bill comme s'il se parlait à lui-même. Équipés en guerre !

— Des Serpents ! Pires que les Shoshonees ! dit Feuille Rouge, qui revenait de pousser une pointe.

— Serpents ou Shoshonees, nous en aurons sur les bras, s'ils veulent se battre, dit Buffalo Bill. Il faut user de ruse. Texas Jack, prenez le commandement durant mon absence. Overton, restez là. Venez avec moi, Feuille Rouge, et prêtez-moi votre pique.

Buffalo Bill attacha un mouchoir blanc à la pointe de la lance, et s'élança avec Feuille Rouge vers les Indiens.

— Formez-vous en demi-cercle, face à l'ennemi, ordonnait cependant Texas Jack. Sautez à terre, attachez les chevaux tête à tête et entravez-les !

Cette formation de combat prompte et habile eut pour résultat de faire hésiter les Indiens, et quand Buffalo Bill et Feuille Rouge s'arrêtèrent à une portée de fusil, plusieurs guerriers, des chefs selon toute vraisemblance, se rassemblèrent pour conférer.

Les deux parlementaires se tenaient immobiles sur leurs selles, Buffalo Bill dressant la pique de sorte que le pavillon blanc, déployé par la brise, était parfaitement visible.

Les Indiens ne paraissaient pas d'accord ; on les voyait gesticuler furieusement ; il était évident que les uns voulaient recourir à la force, tandis que les autres plus froids, plus sages, s'y opposaient.

Buffalo Bill profita de ce délai pour bourrer le calumet que la Queue Mouchetée lui avait donné et qu'il portait, dans son étui, en bandoulière. Puis il l'alluma et se mit à fumer.

Parmi les Serpents, le plus sage avis sembla l'emporter et deux chefs se détachèrent du reste de la troupe et se dirigèrent vers l'endroit où l'éclaireur et Feuille Rouge attendaient sans bouger.

— Les connaissez-vous ? demanda Buffalo Bill comme ils approchaient.

— Non, dit Feuille Rouge. Les Serpents et les Sioux ne se voient pas souvent. Ils étaient en guerre ; mais ils ont promis, comme nous, au Grand'Père d'observer la paix.

Cependant à une portée de pistolet les chefs Serpents s'arrêtèrent.

Buffalo Bill galopa hardiment jusqu'à mi-distance, planta la pique en terre, déposa sa carabine à côté, et descendit de cheval.

Feuille Rouge resta sur place, prêt à se servir de ses armes pour défendre l'éclaireur si les autres manifestaient des intentions hostiles.

Les chefs Serpents échangèrent un mot et sautèrent à terre. Puis ils déposèrent leurs armes derrière leurs chevaux, exemple que Feuille Rouge s'empressa de suivre.

Alors les trois Indiens s'avancèrent jusqu'à l'éclaireur.

— Comment ? interrogea Bill, en saluant à la mode de toutes les tribus de l'Ouest, lorsqu'elles entrent en pourparlers avec les blancs.

— Comment ? grognèrent les chefs Serpents, mais sans tendre les mains en signe d'amitié, bien qu'ils regardassent, comme s'ils la reconnaissaient, la pipe de Buffalo Bill.

— Les Serpents se sont avancés bien au sud de leurs territoires de chasse, dit l'éclaireur. N'y a-t-il donc plus de buffles chez eux, qu'ils rôdent par ici ?

— Quel est le Visage Pâle qui interroge l'homme rouge maître de la Prairie ? demanda le plus ancien des chefs.

— Les hommes rouges me connaissent sous le nom de Long Rifle, les Pieds Noirs m'ont appelé la Vue Perçante parce que je peux lire dans le cœur des hommes, répondit l'éclaireur sans jactance.

— Ugh ! fit le vieux chef en s'adressant au plus jeune. Que pense en ce moment le Loup Gris ?

— Le Loup Gris a compté les guerriers rouges et les soldats blancs, et il pense que sa tribu perdra de nombreux hommes si elle nous livre combat.

— Ugh ! c'est la vérité ! fit l'Indien très surpris.

— Et à quoi songeai-je, moi, l'Homme-à-la-Main-forte ? reprit le vieux chef.

— Vous songiez que celui qui possède le calumet de la Queue Mouchetée et qui parle pendant que se tait Feuille Rouge, le grand chef des Sioux du Big Horn, doit être un guerrier puissant.

— Ugh ! la face pâle a lu la pensée de l'Homme-à-la-Main-forte.

— Alors fumons le calumet de la paix, dit l'éclaireur.

Le vieux chef hésita.

— Je vais aller parler à mon peuple, dit-il enfin. Le Loup Gris restera ici.

Et il pivota sur ses talons, rejoignit son cheval, et partit en laissant ses armes derrière lui.

De nouveau les chefs indiens se rassemblèrent sur la hauteur, pendant que tous les autres demeuraient silencieux et immobiles sur leurs chevaux.

L'Homme-à-la-Main-forte revint bientôt, accompagné du commandant de toute la bande, désarmé comme lui.

Buffalo Bill vit que désormais il y avait toute chance pour que

l'entretien s'achevât pacifiquement ; il vida la pipe et la remplit soigneusement de tabac.

Lorsqu'ils furent arrivés, l'Homme-à-la-Main-forte présenta son compagnon.

— Voici l'Éclair Rouge, le grand chef de guerre des Serpents, dit-il. Quand il frappe, les hommes s'abattent comme l'herbe sèche devant le feu.

— Si l'Éclair Rouge vient pour fumer le calumet de la paix avec Long Rifle, soldat du Grand'Père, et Feuille Rouge, chef dans la nation des Sioux, Long Rifle est heureux de le recevoir et il va allumer la pipe qu'il a préparée. Sinon, il rejoindra sa troupe pour combattre.

— Le Visage Pâle parle en brave, et il a l'air d'avoir un brave cœur. L'Éclair Rouge fumera le calumet de la paix.

Cody alluma la pipe et la passa d'abord à l'Éclair Rouge. Ce dernier la porta à ses lèvres, et en tira une bouffée qu'il envoya en l'air en l'honneur du Grand Esprit. Puis il lança successivement quatre jets de fumée au nord, à l'est, à l'ouest et au sud, afin de faire voir que la paix devait être observée dans toutes les directions où le vent souffle. Cela fait, le chef présenta la pipe à Buffalo Bill qui imita le manège d'Éclair Rouge et offrit ensuite le calumet à l'Homme-à-la-Main-forte. Lorsque tout le monde, y compris Feuille Rouge, eut fumé avec le même cérémonial, Buffalo Bill replaça gravement l'instrument dans son étui sacré.

— Avant que je retourne à mon peuple, Long Rifle veut-il me dire où il se rend avec sa troupe ? demanda l'Éclair Rouge.

— Nous poursuivons de mauvais Visages Pâles qui, déguisés en Indiens, ont assassiné des émigrants et ravi leurs femmes. Nous voyions la fumée de leur bivouac il y a quelque temps, mais depuis que nous causons elle s'est dissipée.

— La vue de Long Rifle est perçante : il ne tardera pas à retrouver la piste de ses ennemis. Et maintenant, que nos gens fraternisent ! nous échangerons des cadeaux, afin de pouvoir reconnaître, quand nous nous rencontrerons de nouveau, que nous sommes amis, et nous nous séparerons.

— Où l'Éclair Rouge a-t-il l'intention d'aller ?

— D'abord là où l'on trouve beaucoup de buffles, pour avoir de la viande séchée. Puis nous battre contre les Pieds Noirs, qui sont venus prendre des scalpes dans notre village la lune dernière.

Buffalo Bill remonta à cheval et, suivi de Feuille Rouge, il rentra dans ses lignes, tandis que les Serpents se dirigeaient vers les leurs.

— L’affaire est réglée, dit-il à Overton. Nous allons être obligés de leur faire quelques cadeaux, sans nous appauvrir outre mesure. Gardons nos armes en tout cas. C’est ce qu’ils voudraient avoir, mais c’est ce qu’ils n’auront pas. Attention, les gars ! En selle ! et qu’on se prépare à répondre à leur salut selon leur mode, poursuivit Buffalo Bill en voyant les lignes indiennes s’ébranler.

— Ciel ! s’écria Overton en armant son rifle. Mais ils nous chargent, Bill !

— Bien sûr, dit froidement l’éclaireur. N’avez-vous pas des chevaux de trop ?

Au même instant la troupe indienne se divisa et galopa à droite et à gauche, tourbillonnant, hurlant et déchargeant leurs armes en l’air, tandis que sur l’ordre de Buffalo Bill sa suite répondait au salut.

Puis, s’étant reformés en ligue, les Indiens revinrent sur leurs pas, firent halte, et leurs chefs s’avancèrent vers Buffalo Bill, Overton, Œil de Colombe, Feuille Rouge et Texas Jack qui se tenaient à l’écart de leurs gens.

Les Serpents manifestèrent une vive surprise de trouver là la fille d’un grand chef, et l’Éclair Rouge fut frappé de sa beauté non moins que de son courage.

On échangea des présents – pipes, tabac, médailles, écharpes, etc. – à la satisfaction de tout le monde, puis on fuma de nouveau le calumet de la paix, en se servant cette fois de celui des Serpents.

Enfin, les deux troupes se séparèrent, les Serpents se dirigeant vers le sud et Buffalo Bill à l’ouest.

— Quatre heures pleines de perdues ! grommela Overton après avoir consulté sa montre.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher, dit l’éclaireur. Le temps qu’on emploie à éviter un fâcheux conflit n’est point gaspillé.

— En tout cas, répliqua Overton, au train dont nous allons, je crains que nous ne rattrapions jamais les misérables ravisseurs des jeunes filles.

— Mais si, et bientôt même ! Il est plus que probable qu’ils ont eu à souffrir du cyclone. Ils doivent être à moitié éreintés et ils n’iront pas vite aujourd’hui. Si nous ne les rejoignons pas ce soir, c’est que je suis un mauvais devin !

## Perfidie.

Snap Carter était préoccupé. Il avait intercepté quelques mots échangés à voix basse entre Hunker Ben et l'un de ses camarades, et il avait compris qu'un complot se formait contre lui.

Affectant d'être distrait et absorbé dans ses réflexions, il ne plaça même point les sentinelles à leurs postes ordinaires, devant le parc des bêtes et autour du campement ; ses hommes s'imaginant qu'il croyait être à l'abri de toute poursuite, s'en félicitèrent. En réalité, il avait une autre raison pour agir ainsi.

Ce soir-là, quand Hunker Ben et ses partisans – car le traître en avait recruté beaucoup, – tinrent conciliabule, pas une phrase de leur entretien n'échappa à Snap Carter, quoiqu'il leur tournât presque le dos.

— Snap nous embête avec ses donzelles, dit Hunker Ben. Voilà bientôt deux semaines que nous battons la plaine sans faire un dollar et sans espoir d'en faire, et nous avons perdu une vingtaine des nôtres. Eh bien ! je propose de secouer l'autorité du capitaine, de le mettre en terre si ça ne lui va pas et, bien harnachés dans nos nippes indiennes, de gagner la voie ferrée, de faire dérailler un train et de piller l'argent et les bijoux des voyageurs. Qu'en dites-vous, les enfants ?

— Je dis que ça me botte et, de plus, que c'est toi que je veux désormais pour capitaine, fit un d'entre eux.

— Moi aussi, dit un autre.

Et les deux tiers de la bande donnèrent ainsi leur assentiment.

— Très bien, murmura Hunker Ben. Je vais faire ce qu'il faut pour vous contenter ; mais laissez-moi me débrouiller tout seul. Nous attendrons qu'il se soit endormi, ou plutôt jusqu'au lever de la lune.

— Entendu ! mais après, nous ferons comme nous voudrons, hein ?

— Je vous le promets, répondit Hunker.

Le traître apercevant Snap Carter toujours indifférent en apparence, l'aborda pour voir s'il ne se doutait de rien.

Interpellé, Carter sursauta et demanda l'heure.

— Je pense qu'il est celle d'aller me coucher, dit en bâillant le

mutin, et je vais le faire si vous ne me désignez pas pour la garde de nuit.

— Je ne te désignerai pas, ce n'est pas la peine, dit le capitaine. L'orage a effacé notre piste, et il est certain que Buffalo Bill est reparti. Je vais jeter un coup d'œil sur nos bêtes, et me reposer.

— Ça marche, murmura Hunker Ben.

L'absence de Carter dura si longtemps que Hunker Ben commençait à être inquiet. Il se disposait à aller à la découverte quand l'autre revint et se glissa dans le bouquet de saules où il entendait passer la nuit.

— Ça va bien, fit Hunker Ben. Il ne tardera pas à s'endormir. Ma foi, il ne se réveillera plus.

Les hommes se couchèrent et, dans le camp, le silence se fit.

La dernière chose à laquelle Susie Herbeson avait pensé avant de fermer les yeux, c'était l'étrange et terrible expression du visage de Snap Carter, qu'elle avait vu éclairé par la lueur du feu.

Elle se réveilla, toute tremblante des effets d'un cauchemar.

Reconnaissant qu'il ne s'agissait que de cela et entendant le souffle régulier de Lottie, elle ne voulut pas appeler sa sœur et se rendormit bientôt.

Peu après, une main froide et humide, qui la saisissait par le poignet, l'arracha brusquement au sommeil.

— Chut ! fit une voix. Pas un mot. Réveillez votre sœur et glissez-vous avec elle dans la rivière que je viens de traverser pour vous sauver. Mes hommes se sont révoltés contre moi. Vite ! tout dépend de vous à présent. J'ai attaché vos chevaux et le mien de l'autre côté de la rivière que nous pouvons franchir inaperçus. C'est votre dernière chance de salut et, je le jure sur tout ce que j'ai de plus cher au monde, je vous sauverai ou je mourrai.

— C'est vous, Snap Carter ? murmura Susie qui parut comprendre toute la gravité de la situation.

— Oui, je suis ce misérable qui n'a maintenant qu'un désir, celui de vous venir en aide.

— Nous vous suivons ! Dieu vous protège, et nous aussi ! Nous vous suivons, dit Susie d'une voix légère comme un souffle, en réveillant doucement sa sœur, qu'elle mit au courant de l'aventure.

Les deux sœurs quittèrent en rampant leur abri de feuillage et gagnèrent la berge du cours d'eau. Snap Carter les prit par la main et il parvint à les conduire saines et sauves sur l'autre rive. Doucement ils se hissèrent jusqu'au sommet de la berge rocheuse, se glissèrent dans

les fourrés et sautèrent en selle juste comme la lune émergeait les arbres.

Au même instant une effroyable tempête de cris, d'appels et de blasphèmes s'éleva du camp des bandits et, dominant le tumulte, ils entendirent la voix d'Hunker Ben qui hurlait :

— Partis !… À cheval ! à cheval !

— Vite ! suivez-moi, dit Snap Carter aux deux jeunes filles. Et, leurs rênes attachées au licou de son cheval, il s'élança devant lui à un train d'enfer.

Il volait littéralement, appuyant vers le sud. À mesure qu'il fuyait les clameurs et les coups de feu s'éloignaient. Il reprit espoir.

Il n'ignorait pas, d'ailleurs, que, repris par Hunker Ben et ses acolytes, il n'aurait pas plus de pitié à attendre que des plus sanguinaires Indiens de la Prairie.

# Encore sur la Piste.

Buffalo Bill atteignit un peu avant la nuit, le dernier lieu de campement des brigands.

Là, Overton découvrit des morceaux d'une écharpe de soie, que Lottie avait semés comme une preuve que les fillettes vivaient encore.

Overton plaça soigneusement ces reliques avec la lettre de Lottie, dans sa poche de côté.

Buffalo Bill laissa sa troupe respirer un peu ; il était sûr que l'ennemi camperait au pied des collines ce soir-là, et il voulait le cueillir au gîte.

Après le souper, il prit à part Œil de Colombe, Feuille Rouge, Texas Jack et Overton, et leur confia ses espoirs et ses projets.

Texas Jack seul ne se montra point enchanté.

— Ils ont séjourné longtemps ici, dit-il, un jour au moins, à en juger par la façon dont l'herbe est broutée et piétinée. Ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir gagné leur repaire la Grotte du Diable.

— Je ne crois pas, dit Cody. Ils se figurent certainement que la pluie a effacé leur piste ; autrement ils ne seraient pas restés des heures ici. Et s'ils pensent que nous avons renoncé à les poursuivre, ils bivouaqueront dès qu'ils auront atteint les collines.

Quand il approcha de la lisière du bois, Buffalo Bill appela Feuille Rouge pour lui demander s'il connaissait la configuration du terrain.

Le chef répondant oui, Buffalo Bill le pria de battre la plaine. Si les bandits s'étaient arrêtés, il reviendrait aussitôt, et l'on se concerterait pour l'attaque.

Feuille Rouge partit lestement à pied, suivi de Kionee le Rampant, selon le désir qu'il en avait manifesté.

La lune n'était pas loin de se lever quand il revint.

— Sont-ils là ? demanda Buffalo Bill.

— Oui, tous. Les deux femmes reposent dans une cabane de feuillage, les hommes sont presque tous éveillés. Les chevaux pâturent, mais un peu à l'écart. J'ai laissé Kionee sur place afin qu'il détache les

bêtes et les disperse au moment voulu. Ainsi ils ne pourront s'enfuir et nous les scalperons jusqu'au dernier.

— Bien ! Tout cela me va ! dit Texas Jack.

Œil de Colombe à sa gauche, Overton à sa droite, Feuille Rouge en avant, à la place d'honneur, Buffalo Bill mit sa troupe en marche.

Dès qu'ils furent à bonne distance, sur un simple geste de l'éclaireur, Feuille Rouge entraîna la colonne à une vitesse effrayante, et, comme un seul homme, les cavaliers foncèrent sur les bandits qui, affolés, couraient çà et là, entre les grands feux dont les étincelles voltigeaient vers le ciel.

Les cavaliers de Buffalo Bill passèrent comme une foudre sur les corps des outlaws qui résistaient bien plus par habitude que par espoir de repousser les assaillants. L'affaire ressemblait plutôt à un massacre qu'à un combat.

À la première clameur, Kionee le Rampant avait bondi au milieu des chevaux ennemis et les avait chassés dans toutes les directions en jetant des cris aigus. Tous les bandits qui ne trouvèrent pas immédiatement à se cacher dans les buissons ou dans le lit de la rivière furent culbutés, percés de coups de pique ou fusillés par les Indiens et les éclaireurs, sans plus de pitié que s'ils eussent été des bêtes enragées.

Venant d'abattre Hunker Ben, Mr. Overton se précipita vers la tente d'où le bandit sortait lorsqu'il l'avait pris pour cible ; mais son espoir d'y trouver les jeunes filles fut déçu.

De la bande des outlaws, il ne restait plus que quelques blessés. On les interrogea, hélas ! sans succès. Ils ne purent ou ne voulurent point expliquer ce qu'étaient devenues les captives.

— Je me meurs, je le sais, râla Hunker Ben, je n'ai donc rien à vous demander. Nous autres bons garçons, nous voulions tuer Snap Carter, notre Capitaine depuis la mort de Bill Deekin. Nous devions faire le coup au lever de la lune, et juste à ce moment vous nous écrasez !

Buffalo Bill et ses compagnons allèrent explorer le terrain, tandis que les Indiens complétaient l'œuvre de mort et scalpaient férocement tous ces coquins.

Buffalo Bill avait franchi la rivière quand il aperçut une pierre à demi couverte de mousse, qui s'était détachée et renversée presque sens dessus dessous, dans un petit ruisseau qui coulait là.

— Une troupe à cheval a remonté ce courant de manière à cacher sa piste, dit-il.

Et il pressa l'allure pour trouver quelque endroit où les empreintes

seraient plus visibles. Ses gens et lui firent ainsi plusieurs milles, mais la piste était si bien cachée dans l'eau courante que même Buffalo Bill eut peine à relever çà et là des indices révélant le passage d'un ou de plusieurs chevaux.

Enfin ils arrivèrent à un point où la rivière était obstruée par un roc, renversé par le dernier cyclone, si bien que les éclaireurs durent remonter sur la berge. Et là, Buffalo Bill montra avec un cri de joie les empreintes parallèles et toutes proches de trois chevaux.

— Les petites et leur ravisseur ont bien passé par ici, dit-il.

— Rattrapons-les vite alors ! s'écria Overton.

— Ils ont au moins quatre ou cinq heures d'avance, répondit l'éclaireur. Aussitôt que nos gens seront rassemblés et que nos chevaux auront mangé, nous prendrons cette piste ; mais encore faudra-t-il la suivre avec soin, car Snap Carter est passé maître dans l'art d'éviter ses ennemis. Soyez tranquille, je vais faire l'impossible pour lui mettre bientôt la main au collet. Dans deux heures je serai sur la piste et je ne la quitterai plus avant d'avoir retrouvé ces deux pauvres enfants.

## Les Voleurs de chevaux.

Quand Buffalo Bill fut rentré au camp des bandits et qu'il eut donné l'ordre du rassemblement, il fut surpris de voir Feuille Rouge lui amener un captif ; car s'il n'avait pas ordonné aux Indiens d'exterminer les outlaws, il ne leur avait pas ordonné non plus de faire quartier.

— Ce Visage Pâle m'a demandé au nom du Grand Esprit de le conduire devant Long Rifle, en ajoutant qu'après lui avoir parlé il accepterait de mourir, dit le chef.

L'homme ainsi présenté avait quelque chose de hardi et même de provocant dans le regard, et il ne paraissait pas craindre de partager le sort de ses compagnons.

— Que voulez-vous ? fit sévèrement Buffalo Bill.

— Cinq minutes d'entretien, puis la faveur d'être fusillé honnêtement par un blanc, et non massacré et scalpé par un Peau-Rouge. J'ai fait peau nette, vous voyez ; plus trace de maquillage ; et je désire mourir à la mode des chrétiens.

— La requête est assez raisonnable. N'avez-vous plus rien à me dire ?

— Si. Je veux vous dire quelque chose que vous n'auriez jamais su sans moi. Deux des nôtres, indépendamment de Snap Carter, ont pris du large, et il y a longtemps qu'ils sont dans la montagne.

— Pourquoi m'apprenez-vous cela ?

— D'abord parce que je suis furieux contre eux, ensuite parce que c'est inutile de vous le cacher. Ils possèdent sur le bout du doigt notre code de signaux, et ce soir, si vous voyez des feux s'allumer ou des lueurs fuser sur les cimes, vous croirez ce que je vous aurai dit.

— À qui pourraient-ils les adresser ces signaux ?

— À environ deux cents gaillards de la trempe de ceux que vous venez de dépêcher. Et je ne parle pas de la horde d'Utes et de Cheyennes qui sont avec eux. Quand ils sauront où vous êtes et votre faiblesse numérique, ils chercheront à se venger. Maintenant laissez un de vos éclaireurs me trouer la tête ou le cœur, ou faites-le vous-même, à votre choix. J'ai dit mon affaire et suis prêt à partir.

Buffalo Bill porta la main à la crosse de son revolver qu'il tira à moitié de sa ceinture, et tint l'homme sous son regard.

Le visage de ce dernier ne portait pas trace de crainte. Son calme égalait celui de l'éclaireur.

— Votre nom ? interrogea Buffalo Bill, qui avait comme un soupçon d'avoir vu déjà cette tête-là quelque part.

— Steve Hathaway, répondit froidement l'homme.

— Vous étiez courrier et vous avez fait deux saisons le service de la route qui traverse Bridger's Pass, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, convint Hathaway.

— Un jour votre poney fut tué, mais vous avez sauvé les dépêches et êtes revenu avec deux flèches dans votre sac une dans l'épaule.

— Qui vous a raconté cela ? fit l'homme surpris.

— Peu importe. Vous valiez mieux alors qu'aujourd'hui, en tout cas. Mais pour cet acte unique d'honnêteté et de bravoure, votre vie sera épargnée aujourd'hui. Prenez un de ces rifles épars sur le sol, un sac de balles et une corne à poudre, afin de ne pas mourir de faim, et allez !

— Ma foi, je n'y tiens pas. Je suis dans le mauvais chemin, et je ne peux plus en prendre un autre. Maintenant que vous me tenez, autant souffler tout de suite la chandelle.

— Steve Hathaway, dit gravement l'éclaireur, je ne suis pas un étranger pour vous. C'est moi ce petit Bill que vous avez dépêché dans le Sweet Water, un jour que je conduisais un chariot à bœufs dans le convoi de vivres que nous amenions au Général Johnson, dans l'Utah. Vous souvenez-vous de cela ?

— Je vous crois ! Le bain n'était même pas très chaud ! Mais ça date de bien loin ! J'en ai fait assez depuis pour mériter une douzaine de fois la potence, si les garde-frontières m'avaient attrapé. Finissons-en donc, Bill, car maintenant je vous reconnais. Finissons-en vite ; je veux mourir et je n'ai pas besoin que ces Peaux-Rouges me voient me débattre.

— Je vous répète que vous êtes libre, dit Buffalo Bill. Maintenant je ne voudrais plus toucher à un de vos cheveux pour tout l'or qui se trouve dans le mont Pike.

L'homme parut réfléchir une minute et dit :

— Soit. J'accepte la vie dont vous me faites cadeau. Donnez-moi un cheval et je vais gagner la montagne, en quelque lieu où je pourrai me livrer à des occupations plus honnêtes.

— Choisissez vous-même un cheval, une selle et des couvertures, dit

Bill. Mais dépêchez-vous, car j'ai une piste à suivre.

— Si elle mène à la Grotte du Diable, ne vous avisez pas de la prendre, s'écria Hathaway. C'est le quartier général de la bande et elle est trop forte pour vous, encore que vous soyez joliment d'attaque. Et il y a une horde puissante d'Indiens Utes à proximité, qui sont en excellents termes avec les brigands et qui se battront volontiers pour eux.

— C'est vrai tout cela, Steve Hathaway ?

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir ?

— Eh bien, accordez-moi une faveur et je vous mettrai à même de mener une vie meilleure, fit Buffalo Bill.

— Quelle faveur ? et comment pourrai-je mener une vie meilleure, endurci dans le mal comme je le suis ?

— Vous étiez autrefois le meilleur courrier du pays, dit l'éclaireur sans s'arrêter à cette réflexion. J'aime à croire qu'il en est toujours de même. Si vous voulez vous rendre au Fort McPherson avec un message, puis me ramener quelques troupes de renfort, je vous ferai entrer dans l'armée comme éclaireur, et ceux qui le peuvent vous obtiendront la grâce présidentielle de tous vos crimes passés. La chose est possible, car vous les avez commis hors des limites de l'État.

Hathaway réfléchit longuement avant de répondre.

— Si seulement je pouvais reprendre l'existence honnête que je menais jadis et oublier ce que j'ai fait, je crois que je serais heureux. Quant à ce qui est de me retourner contre mes anciens compagnons, c'est pour eux à charge de revanche. Aussi je m'en moque. Entre voleurs, on n'y regarde pas de si près. Bill, je vais me charger de votre lettre, et si le commandant me pend, tant pis !

— Non seulement il ne vous pendra pas, mais il placera toute sa confiance en vous, quand il aura pris connaissance de mon mot. Kionee, passez-moi ce havresac plein de viande séchée. Choisissez deux des meilleurs chevaux de tout le lot, j'entends parmi les vôtres, Steve, car ils sont tout frais. Vous connaissez la route aussi bien que moi. Marchez comme si vous aviez le diable à vos trousses. Je vais suivre tout doucement la piste de Snap Carter.

Le captif délivré fit rondement ses préparatifs, et n'attendit plus que l'ordre de partir. Buffalo Bill le lui donna en lui remettant des lettres.

Le jour était près de sa fin lorsque l'éclaireur se remit à la poursuite de Snap Carter.

Il chevaucha jusqu'à la nuit et campa dans un coin bien abrité des collines, où de la bonne herbe et de l'eau s'offraient aux bêtes.

Le délai néanmoins agaça ferme Overton.

Un peu après minuit, il y eut une alerte, sans conséquence, du reste. C'était Feuille Rouge qui rentrait de reconnaissance avec quelques guerriers. Le chef avait deux nouveaux scalpes à sa lance. Il les montra à Buffalo Bill qui sut dès lors que les feux-signaux ne brilleraient point cette nuit sur les cimes.

Dès l'aube, ils étaient en route. Ils n'allaient pas tarder à avoir une autre surprise.

Au lieu de rester dans la montagne, Snap Carter avait tourné brusquement à l'est et mis le cap sur les collines d'où sort la rivière le Loup.

Au crépuscule Buffalo Bill voulut accorder du repos à ses hommes jusqu'au lendemain matin, pensant que Snap Carter marcherait moins vite dans la montagne.

Au vrai, l'éclaireur eût juré qu'un certain filet de fumée aperçu naguère dans les collines et pas très loin d'eux, montait d'un feu allumé par Carter.

Mais s'il avait pu se transporter à cet endroit et constater le terrible danger auquel étaient exposées ces pauvres filles sans défense, ni lui ni aucun de ses hommes n'eût voulu bivouaquer une seconde de plus.

## Carter surpris.

Durant toute la première journée, Snap Carter et les deux sœurs voyagèrent dans un confort relatif, quoique avec diligence. L'homme se montrait aussi prévenant pour elles, qu'un frère et aussi respectueux qu'un domestique. Il semblait avoir perdu toute son ancienne jactance, avoir poli son langage rude et grossier, bref, s'être métamorphosé complètement. Le fait que les jeunes filles s'en rapportaient à lui pour assurer leur sécurité, n'était pas étranger à ce phénomène.

Le second jour, il leur dit :

— Je suis connu dans chacune des villes que traverse le railway. Une prime est offerte à qui me prendra mort ou vivant. Mais je vais vous conduire en un lieu où vous pourrez sauter dans un train qui vous reconduira dans les limites de la civilisation. Si votre père est encore vivant, vous le retrouverez. Lorsque vous serez sauvées je me soucierai peu de ce qu'il adviendra de moi. Mauvais comme je l'ai été, je suis condamné à une existence misérable. Mais il y a assez de place dans le désert pour que je puisse y vivre, même sans commettre de nouveaux méfaits, et surtout y mourir quand mon tour viendra.

Quoique lasses, les deux sœurs, raccrochées à l'espoir, avançaient sans une plainte.

Soudain Carter s'arrêta, devint pâle et, le doigt vers le sol, il dit :

— Il faut rester dans la montagne : une forte horde indienne vient de passer ici, sans que je puisse dire si elle est sur le sentier de la guerre ou si elle n'est qu'en expédition de chasse. Elle se dirige, dans tous le cas, vers le bois où j'espérais nous reposer et nous abriter.

Les jeunes filles, terrifiées de le voir si inquiet, étaient toutes disposées à changer d'itinéraire. Mais elles étaient à bout de forces. Susie eut une effrayante syncope, et Lottie pouvait à peine aider l'homme à ramener la malade au sentiment.

Carter alluma vite du feu et fit bouillir dans son gobelet de fer blanc de l'eau pour le thé, dont il avait une petite provision, puis il attrapa quelques truites dans un ruisseau voisin et les fit griller sur la braise. Il savait que la faim, non moins que la fatigue, étaient la cause de cette faiblesse.

Lorsqu'elles eurent soupé et bu quelques gorgées de thé très fort, les petites se sentirent mieux, gagnèrent avec empressement la couchette qu'il leur avait préparée sous les lourdes branches d'un sapin.

Il faisait tout à fait nuit. Pensant être à l'abri de toute surprise, Carter crut pouvoir prendre un peu de repos ; il n'en avait jamais eu plus besoin.

Il choisit un coin près de l'arbre sous lequel reposaient les deux sœurs, et se coucha lui-même, ses armes bien serrées dans sa ceinture et sa carabine dans les mains.

C'était le petit jour quand Snap Carter se réveilla.

Un gigantesque guerrier indien se penchait sur lui pour lui attacher les bras tandis qu'un autre achevait de lui entraver les jambes. En un clin d'œil, sa main gauche se crispa sur le manche de son solide couteau de chasse et, d'une détente irrésistible, alla frapper le colosse rouge en plein corps.

Un hurlement s'échappa des lèvres de l'Indien et d'autres cris répondirent, pendant que Carter poignardait le second de ses adversaires et tentait de se relever, rivé qu'il était au sol par l'étreinte du colosse agonisant. Mais d'autres arrivaient à la rescousse et un terrible coup de tomahawk l'étendit inanimé.

Tout cela se déroula sous les yeux des malheureuses filles, qui, réveillées en sursaut, se trouvèrent entourées d'une bande de sauvages aux faces peintes, qui rugissaient de retrouver un des leurs mort et un autre mourant, tandis que Carter agonisait auprès d'elles. Trop terrifiées pour parler, sans espoir et sans recours, les deux infortunées s'attendaient à recevoir le coup mortel.

Un des assaillants qui, à son costume et à son air semblait être le chef, dit en mauvais anglais :

— N'ayez pas peur, je ne tue pas les femmes. Mangez vite ! vous aurez à fournir une longue course à cheval.

Et il leur offrit de la nourriture. Mais elles ne purent avaler un morceau de la viande à moitié crue qu'il leur tendait.

Les armes de Carter furent partagées entre ses meurtriers et les chevaux s'approchèrent, parmi lesquels Susie et Lottie reconnurent leurs poneys.

On les jeta sur leurs selles, et peu après le lever du soleil, la troupe indienne s'éloignait au galop, coupant droit à travers la prairie.

Une fois que les collines furent laissées derrière eux, Lottie vit les Indiens se retourner et les entendit converser dans leur langue avec mimique et des intonations triomphantes. Elle crut apercevoir un

groupe d’hommes à l’entrée du bois qui s’étageait sur les contreforts de la montagne ; mais ces hommes n’étaient pas montés. Aussitôt la pensée lui vint que les Peaux-Rouges avaient volé les chevaux de cette troupe, afin d’éviter d’être poursuivis par elle, car elle était bien deux fois plus nombreuse.

— Où allez-vous ? pourquoi fuyez-vous vos ennemis ? dit Lottie au chef avec l’intuition vague que ces hommes étaient ceux qui avaient essayé de les sauver.

Le misérable brandit sa pique, à laquelle était suspendue la chevelure scalpée de Carter.

— Silence ! les femmes ne savent rien. Tout à l’heure nous allons rencontrer des détachements de nos guerriers, retourner avec eux sur nos pas, et prendre d’autres scalpes.

Et il jeta encore un regard du côté des collines.

Lottie regarda aussi et fut presque sûre d’avoir entrevu, à une distance moindre que naguère, une troupe d’hommes qui suivaient les Indiens.

Mais elle ne parla point de cette découverte, même à sa sœur. Si cette troupe était démontée, comment pourrait-elle les rattraper jamais ?

## Les dernières paroles de Snap Carter.

Dans la grisaille du jour nouveau, les éclaireurs se remirent en route, et laissant en arrière ceux qui ne pouvaient suivre, Feuille Rouge et ses guerriers filèrent comme l'éclair avec Buffalo Bill.

Quand le scout et le chef arrivèrent au pied de la montagne où ils avaient aperçu la veille une mince colonne de fumée, ils virent à l'est, dans la prairie, un fort peloton de chevaux, escorté par quelques cavaliers indiens ; mais aussitôt leur attention fut attirée d'un autre côté.

Un homme scalpé et couvert de blessures effroyables s'était traîné jusqu'au bord d'un ruisseau pour laver ses plaies ou pour boire, et, entendant le bruit de leurs pas, il essayait de se soulever. À chaque effort il retombait, perdant sa vie avec son sang.

Buffalo Bill reconnut un blanc :

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-il ; qui vous a mis dans cet état ?

— Je suis tout ce qui reste de Snap Carter. Ne vous occupez pas de moi, mais tâchez de sauver les jeunes filles. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour les conduire en lieu sûr, mais les damnés Peaux-Rouges m'ont surpris et arrangé comme vous voyez.

L'homme se renversa sur l'herbe et Buffalo Bill le crut mort. Pourtant il rouvrit les yeux.

— Alors vous avez été bon pour elles ?

— Partez !… Partez et sauvez-les !… Ah ! râla Snap Carter. Ma mère !… Pardon !… Par…

Et il trépassa.

Buffalo Bill lui plaça doucement la tête sur le bord moussu de la berge.

— Celui qui pense à sa mère au moment de mourir n'est pas complètement mauvais, dit-il. Snap Carter, vous avez commis bien des actions coupables dans votre vie, mais vous avez payé votre dette et je vais faire en sorte de vous mettre en terre honnêtement.

Quand Overton, Œil de Colombe et les éclaireurs laissés derrière sous le commandement de Texas Jack arrivèrent enfin, ils trouvèrent

Buffalo Bill assis tout seul près du corps du blanc.

Overton s'enquérit :

— Où sont les petites ? n'étaient-elles pas ici ?

— Oui, mais elles sont reparties. Elles viennent de tomber de mal en pire, les malheureuses ! Ce sont les Indiens Utes qui les emmènent maintenant. Ce brave est mort en tentant de les défendre. Il respirait encore à mon arrivée, mais il n'a pas tardé à rendre le dernier soupir.

Les éclaireurs se mirent à l'œuvre peu après et Carter fut enterré sous le sapin qui avait abrité le sommeil des deux sœurs.

Pendant le jour, Buffalo Bill abattit un couple de daims, de sorte qu'on ne manqua pas de viande fraîche au camp.

Comme la piste que l'on suivait à présent semblait revenir en arrière, mais sans trop s'écarter du chemin pris pour venir, l'éclaireur détacha deux de ses hommes sur la route par laquelle Steve Hathaway devait amener du renfort.

Il fallait avancer prudemment. Buffalo Bill connaissait le pays comme peu sûr, propice aux embuscades, et il était obligé de dépêcher continuellement des cavaliers rouges et blancs en tête et sur les flancs de la troupe.

Au moment de camper, le second jour, à midi, Texas Jack et Buffalo Bill relevèrent des foulées qui eussent effrayé tout autre qu'eux et incité plus d'un commandant de troupes à rebrousser chemin sans retard.

Le groupe d'Indiens qu'ils filaient avait été rejoint par une autre horde encore plus nombreuse, et la troupe entière devait se chiffrer maintenant par cent guerriers au moins, peut-être le double.

Poursuivant sa route avec précaution, Buffalo Bill ne tarda pas à acquérir la conviction qu'il allait bientôt rattraper les Peaux-Rouges, car les empreintes étaient plus fraîches à mesure qu'on avançait.

Soudain, la passe dans laquelle ils s'étaient engagés en coupa une autre et là, l'éclaireur fut soumis à une nouvelle et désagréable émotion. Un troisième détachement indien s'était fondu dans la masse des autres, et alors toute la bande avait bifurqué par la seconde passe, cap à l'est, c'est-à-dire que son objectif était de nouveau la prairie.

Le pis, c'est que les ennemis n'étaient plus loin, à deux heures de marche au plus, pouvait-on présumer d'après les reliefs encore tièdes de leur repas.

— Nous allons avoir à soutenir un rude combat, fit Buffalo Bill en se remettant en route.

— Bast ! répondit flegmatiquement Overton. Laissez venir. Ça nous

changera !

Il y avait maintenant trois jours que Lottie et Susie étaient au pouvoir des Indiens et, quoique farouchement surveillées, elles n'avaient point souffert de mauvais traitements. Le chef semblait jouir d'une autorité indiscutée sur ses guerriers, et en réponse aux estafettes qu'il détachait et aux signaux qu'il faisait, de nouvelles bandes le rejoignaient sans cesse. Bientôt il disposa de forces considérables.

— À présent, s'écria-t-il, les filles au visage pâle vont voir comment les guerriers Utes savent se battre. Les serpents nous cherchent ; ils nous trouveront assez tôt pour eux.

Il étendit la main vers une plaine étalée au pied de la colline sur la pente de laquelle ils étaient, et les jeunes filles y virent une véritable armée d'Indiens apparemment bien montés et armés.

La vue perçante du chef avait reconnu que ces guerriers n'appartenaient pas à sa tribu, et il savait que les Serpents ne quitteraient point le sentier de la guerre avant d'avoir vengé la mort de leurs frères.

Entourées de sentinelles qui ne les comprenaient pas ou paraissaient ne pas les comprendre, les deux sœurs purent s'entretenir librement, tandis que le reste de la colonne descendait de la colline, en se déployant, car les Serpents venaient de les découvrir.

— Si on nous avait laissé nos chevaux, ce serait le moment de nous enfuir, dit Lottie, dont l'esprit était toujours en travail pour trouver un moyen d'évasion.

Le combat ne tarda pas à s'engager. Les Utes, s'approchant de la masse compacte des Serpents, employèrent leur tactique habituelle, qui consiste à tourbillonner autour de l'ennemi et à le harceler en détail.

Les Serpents répondirent à cette manœuvre en étendant leurs ailes et en chargeant de ci, de là, tant et si bien que la mêlée devint générale et que les deux sœurs anxieuses furent bientôt dans l'impossibilité de distinguer une bande de l'autre.

En dépit de l'excitation du combat, les jeunes Indiens qui avaient charge des captives se tenaient stoïquement à leur poste, et il semblait vraiment, à voir leurs visages impassibles, qu'ils ne s'inquiétaient nullement du résultat.

Si elle l'avait pu, Lottie les aurait interrogés, sûre que leurs yeux de lynx voyaient clair dans cette scène de confusion ; mais elle ignorait leur langue.

Soudain, l'une des sentinelles se retourna, l'air perplexe. On eût dit qu'elle avait perçu quelque bruit alarmant, car elle fouillait des yeux les rochers, sans plus regarder la mêlée.

Presque au même instant, une salve tirée par des ennemis invisibles crépita dans cette direction, et les quatre sentinelles roulèrent par terre, tandis que six blancs surgissaient des rochers.

— Les donzelles ! Les donzelles blanches ! mes enfants ! cria l'homme qui tenait la tête.

Et il bondit en avant.

## Une autre Trêve.

— Maintenant la piste est toute chaude ! s’exclama Buffalo Bill qui avait devant les yeux une fois de plus l’immensité de la prairie et qui venait de découvrir quelques pierres encore humides, non loin d’un ruisseau que les chevaux des Indiens avaient traversé.

— Il y a autre chose de chaud ! Voyez là-bas ! dit Texas Jack, qui s’était arrêté en avant, sur la crête d’une pente rapide et montra la vallée où les Indiens se livraient un combat furieux.

— À la bonne heure ! répondit Buffalo Bill. Les loups se dévorent entre eux. Excellente affaire pour nous ! Laissons-les se battre tant qu’ils voudront ; ensuite nous dirons un mot aux vainqueurs.

— Mais où sont les jeunes filles ? fit anxieusement Overton.

— À l’écart, probablement.

Cody fouilla le terrain avec sa lunette et ajouta :

— Je ne les vois pas, elles sont cachées quelque part, c’est sûr.

Un peu plus tard, il reprit :

— Si nous n’avions pas besoin de tous nos gens, je me mettrais volontiers de la partie. Les braves amis avec lesquels nous avons fumé le calumet de la paix sont dans la mêlée, à ce que je vois.

— Quoi ! fit Overton. Les Serpents ?

— Précisément. Et ils n’ont pas l’air d’avoir le dessus. Mais il ne s’agit pas de cela. Les Utes ont les jeunes filles, et il est plus que probable qu’ils les tiennent sous bonne garde, quelque part dans la montagne.

— Allons voir ! dit impétueusement Overton.

— Pas avant de savoir comment le combat finira ; alors nous pourrons intervenir, dit tranquillement Buffalo Bill.

— Regardez là-bas et dites-moi ce que cela veut dire ? dit Overton, dont l’attention toujours en éveil avait été attirée par plusieurs spirales de fumée qui s’élevaient loin de là, au Nord.

— Il se peut que ce soient des signaux indiens, ou les feux des brigands dont Steve Hathaway nous a parlé, répondit Buffalo Bill ; et il

se remit à observer les phases du combat.

— Ah ! rugit Overton, montrant une hauteur qui dominait l'emplacement occupé par la petite troupe, sur la droite. Voyez là-haut. Elles partent ! elles partent !

— Qui ça ? demanda Buffalo Bill qui ne voyait rien, si ce n'est un roc pointu et dénudé.

— Des femmes ! dit Overton tout pâle, l'air égaré. J'ai vu deux femmes comme je vous vois, sur cette crête, et elles n'étaient pas seules, des hommes les entraînaient.

— Vous avez eu la berlue, autrement d'autres que vous les auraient aperçues aussi, dit Buffalo Bill.

Puis, le visage radieux, il ajouta :

— Ah ! on nous apporte des nouvelles. Voici les éclaireurs qui reviennent.

En effet, les hommes qui avaient été laissés derrière pour recevoir Steve Hathaway et les soldats s'approchaient en toute hâte. Leur rapport engagea Buffalo Bill à demeurer dans cet endroit jusqu'à l'arrivée des renforts ; mais, pour donner satisfaction à Overton, il l'autorisa à prendre deux gaillards bien alertes et à aller s'assurer si, oui ou non, des empreintes existaient sur la hauteur où il avait vu les femmes. Toutefois Norfolk Ben ayant offert de l'accompagner, Overton dit qu'il préférait partir avec lui seul et laisser les éclaireurs.

Buffalo Bill ne fit pas d'objection, à cent lieues de se douter que son ami s'engageait dans une aventure périlleuse. Du reste, son attention fut attirée autre part. Dans la passe du nord, les carabines et les sabres d'une troupe de soldats montés jetaient des éclairs, et il galopa au-devant d'elle pour recevoir et saluer le Capitaine Meinhold et le Lieutenant Lawson. Cela fait, il prit la main de Steve Hathaway et le félicita de s'être acquitté si bien de sa mission.

— J'ai fait pour le mieux, dit Steve. Ne vous dois-je pas la vie ? Mais maintenant, je ne vois pas bien comment je pourrais vous être encore utile.

— Mais si, Steve ! mais si ! Dorénavant vous m'accompagnerez partout, mangerez avec moi, combattrez à mes côtés, si cela vous convient.

— Merci, Bill. Je ne mérite guère tant de bonté ; mais nous verrons comment les choses iront plus tard. Est-ce qu'on ne s'est pas battu par ici ?

— On s'est battu et on se bat encore. S'ils continuent, il n'en restera guère.

— Qui est-ce ?

— Des Serpents et des Utes. Capitaine Meinhold, vous pouvez laisser votre troupe se reposer en attendant que ce soit fini là-bas. Alors, nous irons étriller Messieurs les Utes qui semblent les plus forts et avec lesquels je suis en bisbille. Je sais, après examen des pistes, que les deux jeunes blanches que nous recherchons sont entre leurs mains et il faudra bien qu'ils nous les rendent !

Le Capitaine ne demandait pas mieux que d'accorder un peu de répit à ses hommes et à ses bêtes. Il donna des ordres en conséquence et, accompagné du lieutenant, il alla regarder le combat.

Les Serpents commençaient à lâcher pied. Les Utes redoublèrent d'efforts, et bientôt il fut évident que la bataille allait tourner au massacre.

— Je n'ai pas l'habitude de demander ni de recevoir avis de personne, sauf de mes supérieurs qui, eux, donnent généralement le leur sans qu'on le demande, dit le Capitaine, tourné vers Texas Jack et Buffalo Bill ; mais il me semble que ce serait une bonne action que d'intervenir en ce moment.

— Bonne pour eux, Capitaine ; pour nous, c'est une autre affaire. Les Utes sont encore en force. Chaque fois qu'on couche un des leurs, c'est comme un nouvel atout dans notre jeu. Et les Serpents qui n'ont pas de quartier à espérer vont en descendre encore un bon nombre.

— Oui, mon Capitaine, approuva Texas Jack. Et les Utes, excités comme ils le sont, voudraient s'arrêter qu'ils ne le pourraient pas ; ce sont des tigres que l'odeur du sang affole. Si nous ne leur donnons pas le temps de se calmer un peu, ils seront sur nous dans une minute.

— Eh bien ! nous allons reprendre nos chevaux et nous tenir sur le qui-vive, dit le Capitaine. Ça ne peut plus durer bien longtemps.

Il avait raison. Complètement débordés, les Serpents ne résistaient plus que pour avoir l'honneur de mourir les armes à la main.

Un hurlement de triomphe sortit des poitrines des Utes.

Mais soudain ils se turent.

Ils venaient de voir les soldats rangés en ligne sur la colline, avec leurs armes flamboyant au soleil de midi, et les éclaireurs et les Sioux renforçant leurs ailes. Harassés par la longue et pénible lutte qu'ils venaient de soutenir, les guerriers allaient-ils encore avoir à se mesurer avec ces troupes bien armées et toutes fraîches ?

— Mon Capitaine, s'écria Texas Jack prêt à s'élancer, carabine à la main, c'est le moment de donner et de balayer toute cette racaille !

— Pardon ! fit Buffalo Bill. Je voudrais tenter d'abord de les décider

à nous rendre leurs captives. S'ils se voient perdus, ils vont les massacrer, j'en suis sûr !

— J'ai reçu l'ordre de sauver ces pauvres filles, si c'est possible, dit le Capitaine Meinhold.

— Il faut donc le faire. Laissez-moi avoir un palabre avec eux, mon Capitaine, pria Buffalo Bill.

— Certainement, essayez tous les moyens. Pour l'instant, nous n'avons pas le droit d'attaquer ces gens, qui ne nous ont pas témoigné d'intentions hostiles.

Les préparatifs furent bientôt achevés. Buffalo Bill descendit hardiment la colline avec le fanion réglementaire, suivi à distance par le Capitaine Meinhold et Texas Jack, tandis que le Lieutenant tenait la compagnie prête à charger au moindre signe de perfidie. Mais soudain, trois des leurs galopèrent à sa rencontre. L'un d'eux était le chef Marmora lui-même, et, à gauche de lui, un peu en arrière, chevauchaient deux guerriers fameux.

Buffalo Bill piqua dans le sable sa lance ornée du fanion et demeura immobile en selle jusqu'à ce que Marmora, laissant ses compagnons derrière lui, se fût approché.

Voyant que le blanc ne descendait pas de cheval et qu'il ne quittait pas ses armes, le parlementaire, encore tout rouge de sang, s'avança tout armé.

— Je ne suis pas venu ici pour fumer le calumet de la paix, mais pour vous parler, dit Buffalo Bill. Si la réponse de l'Ute me satisfait, alors nous pourrons fumer. Sinon, les soldats et les éclaireurs iront allègrement au combat. Ils sont beaucoup et ils attendent encore des renforts.

— Que le Visage Pâle veut-il dire à Marmora, chef des Wasatch ?

— Des Wasatch ? Si vous êtes une tribu de l'Utah, que faites-vous de ce côté-ci des grandes montagnes ?

— C'est l'affaire de Marmora, non celle du Visage Pâle. Marmora est comme le vent, il va partout où son esprit l'entraîne. Quel discours le Visage Pâle veut-il me tenir ?

— Mon chef s'expliquera lui-même, dit Buffalo Bill, que le Capitaine Meinhold et Texas Jack venaient de rejoindre, égalisant ainsi les forces respectives des parlementaires.

— Où sont les deux captives blanches, les jeunes femmes dont vous vous êtes emparés ? demanda sévèrement le Capitaine.

Le chef jeta un coup d'œil vers le pied de la hauteur où Overton avait cru voir les femmes, et une lueur de joie éclaira ses traits, car il

avait craint que les blancs n'eussent déjà délivré les jeunes filles.

— Pourquoi le Visage Pâle me demande-t-il cela ? fit-il, bien décidé à gagner du temps, et se figurant que les sentinelles avaient été assez habiles pour battre en retraite avec leurs prisonnières.

— Parce que c'est son droit. Le père de ces jeunes filles se lamente sur leur sort dans sa tente lointaine. Et nous les lui ramènerons, ou pas un de tes hommes ne vivra pour raconter qu'il les a vues. Où sont-elles ? je les veux.

— Marmora est un grand chef. Il est le roi des Wasatch.

— Marmora sera bientôt moins haut de la tête, s'il ne me répond pas avec franchise. Où sont les filles ? s'écria l'officier d'un ton irrité. Répondez, ou je déchire ce fanion et j'appelle mes soldats.

— Avant la bataille, dit le chef, Marmora a envoyé ses captives loin du danger.

— Seules ? demanda Buffalo Bill qui se méfiait.

— Non, escortées de quatre guerriers qui ont charge de les préserver de tout mal.

— Jack, galopez là-haut avec une demi-douzaine d'hommes ! cria Buffalo Bill devenu nerveux. Mr. Overton prétendait avoir aperçu des femmes sur cette crête. Il y est allé, suivi seulement de Norfolk Ben, et ni l'un ni l'autre ne connaissent rien aux Indiens. Vite, je suis inquiet.

Marmora s'alarma en voyant les cavaliers, évidemment impatients, remonter à cheval.

— Nous allons parler, dit-il. Nous ne voulons pas combattre les Visages Pâles. Ils ont de bons fusils qui partent un grand nombre de fois, et nous ne tenons pas à perdre nos meilleurs guerriers dans le simple but de garder ces deux femmes. Vous pouvez les reprendre.

— Alors renvoyez un de vos chefs avec l'ordre de faire tenir vos guerriers en place, et venez chercher les deux blanches avec nous. Mes soldats ne bougeront pas tant que les vôtres se tiendront tranquilles.

Marmora dut mater son orgueil avant d'obéir. Mais il savait de quoi sont capables des troupes blanches bien armées, et il finit par s'avancer vers la colline avec le Capitaine et l'éclaireur.

Texas Jack et ses hommes s'y trouvaient déjà, relevant rapidement les empreintes dont le chapelet pouvait les conduire à la découverte des jeunes filles. Quatre Indiens morts, aux corps non scalpés, mais percés de balles, gisaient sur le sol.

Le Capitaine Meinhold, Buffalo Bill et le chef Ute qui arrivaient les aperçurent.

— Qui a tué mes guerriers ? dit Marmora.

— Étaient-ce ceux qui avaient charge des femmes ? demanda Buffalo Bill.

— Oui.

— En ce cas, il se peut que ce soit Overton et Ben, murmura l'éclaireur. Ne sont-ils pas rentrés dans nos lignes ? ajouta-t-il en s'adressant à Texas Jack.

— Non ; la dernière fois qu'on les a vus, c'est sur la hauteur.

— Ces cadavres sont froids, poursuivit Texas Jack. La mort date d'un bon moment.

Marmora, dont les prunelles flamboyaient d'indignation, s'écria :

— Les Visages Pâles ont des langues fourchues. Mes guerriers ont été tués par de grosses balles comme celles dont ils se servent. Les Visages Pâles me demandent leurs femmes après avoir massacré ceux qui les surveillaient, et les avoir reprises.

— Pas du tout, répondit le Capitaine Meinhold. Les guerriers n'ont pas été tués par nos gens et personne d'entre nous n'a vu les jeunes filles.

— Tout cela est très obscur, fit Marmora. Mes sentinelles sont tombées sous les coups d'hommes blancs qui n'enlèvent pas les scalpes de leurs ennemis. Les femmes sont disparues. Qui a fait cela ?

Buffalo Bill, qui aidait Texas Jack dans ses recherches, cria de loin :

— Des hommes qui ne sont pas des nôtres, des blancs pourtant, ont passé par ici. Ils étaient chaussés de mocassins et mes éclaireurs portent des bottes, ainsi que les soldats du Capitaine. Ces hommes sont descendus de la colline par le ruisseau et ils ont fusillé les guerriers indiens de derrière les rochers. Leurs empreintes disent clairement toute l'histoire.

— Où sont donc cet Overton et ce nègre dont vous m'avez parlé ? s'écria le Capitaine.

— Ils doivent être sur la piste des bandits qui ont emporté les jeunes filles, répondit Texas Jack.

— Vite, que quelques-uns d'entre vous escaladent la hauteur ! dit Buffalo Bill. Rappelons-nous que c'est là-haut qu'Overton les avait entrevues.

Texas Jack et ses éclaireurs se dépêchèrent de gagner par différentes routes l'endroit indiqué.

De retour, Jack fit un rapport succinct. En un lieu où le vent avait accumulé du sable sec dans un pli de terrain, on pouvait suivre à la

trace les deux sœurs et des hommes chaussés de mocassins ; on distinguait aussi les empreintes plus fraîches encore des bottes légères d'Overton et des larges brodequins du nègre. Juste derrière ce banc de sable, le terrain s'affaissait brusquement, formant une sorte de crevasse entre deux collines, et la piste s'arrêtait là, car le sol était de nature rocheuse dans un grand rayon à l'entour.

— Résumons ! dit Buffalo Bill. Les jeunes filles sont tombées aux mains de bandits blancs, qui avaient assassiné leurs gardiens.

— Eh bien, il faut nous mettre à leur poursuite, dit le Capitaine Meinhold. Mais il est étrange qu'Overton et Ben ne soient pas revenus. Ils ne doivent pourtant pas être assez téméraires pour suivre cette piste seuls ?

— Si encore il y avait une piste ! dit Texas Jack. Mais il n'y en a pas. Si donc Overton et Ben ont suivi les bandits, c'est qu'ils les ont vus. Pourvu qu'ils ne se soient pas mis en route à l'aveuglette.

— Il faut nous renseigner. Je ne voudrais pas qu'il arrive rien à Overton pour dix fois son pesant d'or, dit Buffalo Bill. Capitaine, j'estime que vous pouvez régler l'affaire avec le chef Ute tout seul. Je désire partir immédiatement à la recherche de mon ami et des jeunes filles.

— L'affaire est toute réglée, dit gravement Marmora. Le combat a été rude. J'ai perdu beaucoup d'hommes et mon frère est parmi les morts. Je ne veux pas en perdre davantage. Les Visages Pâles peuvent poursuivre leur route en paix, et je ferai de même s'ils me laissent aller.

— Nous ne sommes pas en guerre avec vous, dit le Capitaine Meinhold. C'est seulement quand l'homme rouge lève le tomahawk pour nous frapper que nous ripostons.

— Bien. Marmora va ensevelir ses morts, et ensuite repasser de l'autre côté des montagnes. Le deuil régnera dans tous ses villages. Mais nous emportons maints scalpes avec nous.

Le chef s'en alla et le Capitaine Meinhold héla Buffalo Bill. Ce dernier laissa Texas Jack chercher seul un instant la piste d'Overton, et se rendit à l'appel.

— J'ai bien peur qu'il ne soit arrivé malheur à Overton, fit-il. Autrement nous aurions entendu parler de lui. Vraiment je tremble de battre le pays, tant la crainte me tient de découvrir son cadavre.

Une exclamation de Texas Jack, qui accourait, leur apprit qu'il apportait des nouvelles.

— J'ai trouvé l'endroit où les brigands ont repris leurs chevaux, dit Jack. Ils forment une bande assez forte, car il en était resté derrière.

— Avez-vous vu quelque trace d'Overton ? demanda vivement Buffalo Bill.

— Oui. Norfolk Ben et lui ont été faits prisonniers et entraînés. Leurs empreintes sont nettes là où se trouvaient les chevaux.

— C'est singulier. Comment ne les a-t-on pas tués sur le coup ?… Jetons-nous tout de suite sur leur piste, si le Capitaine Meinhold y consent, toutefois.

— Bien entendu, dit le vaillant officier. Je suis venu pour vous tirer d'affaire en cas de besoin, et mon concours vous est assuré.

— Merci, mon Capitaine, je ne l'oublierai jamais.

— Nous allons tâcher de rester groupés, dit Meinhold. Ils ne peuvent avoir beaucoup d'avance, et nous les rattraperons certainement.

— Quelques-uns d'entre nous, oui, dit Buffalo Bill.

Le Capitaine envoya dire aux troupes de se rassembler au point de départ de la piste, et s'avança avec l'éclaireur.

Le sol était piétiné par de nombreux cavaliers qui avaient séjourné là et le terrain ainsi amolli gardait bien les empreintes. Buffalo Bill ne tarda pas à relever la trace des bottes d'Overton, des brodequins de Ben et des chaussures des jeunes filles.

— Maintenant, fit-il, nous sommes sur leur piste à tous.

— Bill Harkness pilote la bande, dit Steve Hathaway. Voyez-vous ces grandes empreintes ? Il a le pied le plus fort de toute la clique.

— J'en aurai bientôt la mesure exacte, promit Buffalo Bill.

— Doucement, Bill, reprit Hathaway, et vous aussi mon Capitaine. Écoutez-moi, je puis vous être plus utile que vous ne l'imaginez. Ces lascars-là sont forts et ont un repaire presque imprenable. D'ici à ce repaire, la Grotte du Diable, ils peuvent, du reste, vous tendre une douzaine d'embuscades.

— Laissez-les faire, Steve. Nous saurons toujours bien déloger ces renards de leur terrier, dit Buffalo Bill en éperonnant sa monture.

## La grotte du Diable.

Overton était si sûr d'avoir vu les jeunes filles qu'il décida d'en avoir le cœur net sur le champ sans penser au danger qu'il allait courir.

La route qu'il suivit avec Norfolk Ben pour se rendre au sommet de la hauteur ne le conduisit pas à l'endroit où gisaient les cadavres des guerriers Lies. S'il en eût été ainsi, le New-Yorkais aurait été averti du péril qu'il a bravé si aveuglement.

Le nègre et lui s'avancèrent à cheval vers le point de la crête qui semblait le plus accessible ; mais la rampe étant encore trop rude pour leurs bêtes, ils l'escaladèrent à pied. Parvenu là-haut sans voir personne, Overton fit quelques pas et appela. Il crut entendre un petit cri non loin de là, et continua d'avancer.

— Massa Oberton, pas bon perdre zautres de vue, dit le sage Ben. Pas savoi qu'y a dans rochers. Pit-être loups, pit-être panthères.

Il y avait des loups à vrai dire, mais des loups à face humaine.

Une petite crevasse s'ouvrait entre les rochers. Overton s'y glissa pour voir si les jeunes filles ne s'y trouvaient pas cachées. Mais brusquement cinq ou six hommes armés de fusils surgirent devant lui, tandis que par derrière Ben s'écriait :

— Attention ! massa Oberton !… Attention ! D'autres par là aussi !

Ils étaient cernés. Un homme à la stature gigantesque, à la figure si embroussaillée de poils noirs qu'on n'apercevait d'elle que le nez et les yeux, une sorte d'Hercule barbu, cria à Overton :

— Étranger, vous vous êtes fourré dans un traquenard. Si vous voulez faire votre prière, faites-la vite, je suis pressé.

— Vous feriez peut-être mieux de nous laisser tranquilles, dit Overton.

— Je ne suis pas de votre avis. Mes enfants, cassez la boule du négriot. Il n'est pas nécessaire de le laisser se balader par ici.

— Pardon, massa blanc ! Pas nécessaire non plus tuer bon cuisiner comme Ben. Avant guerre, moi rapporter tas d'argent, vous pariez ?

Un éclat de rire indiqua que le plaidoyer de Ben mettait les coquins de meilleure humeur.

— Peut-être qu'il vaut plus cher qu'il n'en a l'air, dit un des hommes. Attendons voir un peu.

— Soit, je veux bien, dit le géant. On pourra toujours en faire quelque chose quand nous serons de retour à la grotte. Il dit qu'il sait cuisiner ?

— C'est véité, massa blanc.

— Bon, bon ! En route ! nous n'allons pas nous éterniser ici ; votre bande nous piste peut-être.

L'instant d'après un cri de surprise échappait à Overton, tandis que Ben trépignait et pleurait de joie.

Deux jeunes filles très pâles, mais très belles, malgré leurs chevelures mal peignées et leurs vêtements blancs de poussière, venaient de leur apparaître près de quelques chevaux et de trois ou quatre hommes armés qui les gardaient.

— Oh ! Diou bono ! s'exclama Ben, perdant toute retenue et s'élançant vers les jeunes filles, dont il prit les mains pour les couvrir de baisers et de larmes, tant son bonheur était profond de les retrouver en vie. Oh ! Moumzelle Susie, Moumzelle Lottie ! Comme moi content reveni près vous ! Vieux Ben prêt à parti maintenant, quand Ange Gabriel souffle dans trompette ! Oh ! petites chéis ! Vous bien vivre, toujours ?

— Le nègre vous connaît ? dit le chef de la bande, étonné.

— Oui, dit Lottie. C'est le domestique de mon père.

— Domestique, oué, à massa et aussi à vous Moumzelle Lottie. Bon vieux massa toujours vivant, et lui donner cent mille dollars pour revoir vous et Moumzelle Susie.

— Cent mille dollars ! sais-tu ce que tu dis, noiraud ? fit le chef de la bande, tandis que ses hommes chuchotaient entre eux.

— Oué, massa blanc, bien savoir quoi dis. Vieux massa beaucoup or, beaucoup banknotes pou payer ferme y voulait acheter.

— Où est-il maintenant ?

— Retourné aux chariots. Hommes blancs blessé lui quand prendre Moumzelles. Lui là-bas, avec argent, et tout donner pou ravoir fifilles.

— Est-ce que ce nègre dit la vérité ? demanda sévèrement le chef à Overton.

— Je le crois, répondit celui-ci qui n'avait presque pas quitté Lottie des yeux durant cette conversation. En tout cas, si Mr. Herbeson, le père de ces demoiselles, n'a pas l'argent liquide, j'en connais un qui répond de payer immédiatement à sa place pour qu'on lui rende ses

filles.

— Vous, je suppose ?

— Oui, et à cette fin je tiens la somme à votre disposition.

— Hum ! pourquoi ne parlez-vous pas plutôt de votre propre rançon ?

— … Parce que je préfère les voir en sûreté que moi-même. Je suis jeune, célibataire et… je ne crains pas la mort.

— Ma foi, vous envisagez les choses froidement, et votre équipement m'indique que vous êtes riche. Qu'en dites-vous, les enfants ! Faut-il les emmener tous à la Grotte et leur fixer une rançon ? Ce serait peut-être avantageux que de nous en tenir à notre métier de voleurs de chevaux.

— Oui, oui ! à la grotte ! s'écrièrent tous les bandits.

— Vite alors ! il y a une forte troupe armée au pied de la hauteur, et elle n'est pas engagée dans le combat que se livrent ces Indiens, dit un homme qui survenait à cet instant.

— À cheval immédiatement ! ordonna le chef. Heureux encore que nous ayons des montures de rechange ! À cheval, et en route !

Puis, tourné vers Overton il ajouta :

— Étranger, si vous agissez carrément avec nous, vous serez bien traité. Sinon, vous passerez l'arme à gauche sans avoir eu le temps de dire « ouf ? »

— C'est elles qu'il faut bien traiter, et vous aurez jusqu'à mon dernier dollar, dit Overton en regardant les jeunes filles.

— Entendu, répondit l'autre.

Ils étaient tous en selle. Ils s'ébranlèrent, dévalant les collines rocheuses à un bon trot, et prenant le galop dès que la route fut meilleure.

Overton put alors examiner ses compagnons à loisir, car les jeunes filles et lui se trouvaient au milieu de la bande, devant Ben.

Elle comprenait de vingt-cinq à trente hommes armés jusqu'aux dents et ne payant pas plus de mine que tous les bandits de leur espèce.

Pendant un certain temps, le voyage se poursuivit en silence, à travers un pays sauvagement pittoresque, que le New-Yorkais eût certes admiré en tout autre circonstance.

Il ruminait de vagues pensées en rapport avec la situation, quand un des hommes de l'arrière-garde passa près de lui dans un bruit de tonnerre et gagna la tête de la colonne. Après que cet homme eut parlé

au chef, l'allure fut encore pressée et le capitaine de la bande vint se ranger contre Overton.

— Jeune homme, fit-il, j'ai quelques questions à vous poser, et si vous y répondez franchement je ne vous ennuierai pas trop au sujet de votre rançon. Avec qui étiez-vous avant de tomber dans nos mains ?

— Avec une escouade d'éclaireurs commandée par Buffalo Bill et quelques Sioux, dix-huit ou vingt guerriers, sous les ordres du chef Feuille Rouge.

— N'y avait-il pas aussi des soldats, un détachement de cavalerie ?

— Pas quand je les ai quittés, non. Mais ils en attendaient d'heure en heure, dit Overton.

— Jeune homme, je veux bien vous croire, et en réponse, écoutez. Ces éclaireurs, ces Indiens, ces soldats sont sur notre piste. Mais n'imaginez pas que cela va vous tirer d'affaire, car avant de vous perdre, je vous abattrais d'une balle, à l'indienne. Vous serez dans une demi-heure au beau milieu d'une horde pire que tout ce que vous pouvez imaginer, et alors cette cavalerie qui nous chasse sera aussi libre de ses mouvements qu'un cheval dans une cage à poules. Donc, ne vous emballez pas, soyez sage, n'essayez pas de vous échapper, et je réponds de votre vie et de celle des filles. Sinon, à la première velléité que vous montrerez de nous brûler la politesse, je vous loge une once de plomb dans le cœur. Rappelez-vous ça !

Overton comprit que ce n'étaient pas là de vaines menaces et que toute tentative de fuite était vouée d'avance à un désastre.

Les chevaux furent maintenus à la même allure pendant plusieurs milles ; mais brusquement la bande s'engagea dans un cañon si sombre et si encaissé qu'on y voyait à peine, et tout danger parut écarté.

Le chef fit donc ralentir un peu le pas, et Overton avait laissé ses compagnes passer devant lui quand son oreille fut frappée par la détonation d'une arme à feu et un cri perçant.

Ce coup de feu, ce cri, il les reconnut. L'un provenait du « long rifle », l'autre du gosier de Buffalo Bill.

Dès qu'il eut entendu le coup de fusil et le cri de guerre de l'éclaireur, Overton regarda derrière lui et il vit l'homme qui chevauchait en queue de colonne, juste sur les talons du capitaine, dégringoler de sa selle.

Au même instant, le chef lança furieusement sa bête dans l'étroit passage, entraînant l'arrière-garde avec lui, tandis que, grâce à quelque combinaison à laquelle Overton ne comprit rien, une énorme masse de rochers se détachait de la paroi granitique et obstruait complètement la voie.

Incapable de s'arrêter, quel que fut son désir de le faire, Overton galopa avec les autres pendant un certain temps encore, et alors il se trouva dans cette caverne dont on lui avait si souvent parlé, dans la fameuse Grotte du Diable.

C'était une immense faille ouverte dans le flanc de la montagne, une excavation qui semblait avoir été creusée par un torrent de feu, tant ses parois, faites d'une substance analogue à la lave, étaient rutilantes. La crypte principale était de dimensions telles qu'un régiment y eût manœuvré à l'aise, et de là partait un réseau de couloirs et de boyaux sombres comme la nuit, qui s'enfonçaient dans la montagne.

Au surplus, Overton n'eut pas le loisir de voir autre chose qu'un groupe considérable de bandits qui se trouvaient là autour des feux, dont la clarté illuminait d'une manière féerique l'énorme voûte.

Un vivat enthousiaste salua l'arrivée du chef, dont le nom de Bill Harkness n'était déjà plus étranger à Overton.

Le Capitaine y répondit par un coup de sifflet aigu qui rassembla tous les hommes autour de lui.

— Camarades ! s'écria-t-il. Nous sommes pourchassés par des éclaireurs, des Indiens et des soldats. J'ai barré la passe au moyen des rochers disposés pour cela ; mais ils vont tâcher de venir nous relancer jusqu'ici. J'ai laissé douze hommes dans le cañon. Ce qu'il convient de faire maintenant, c'est de garnir les crêtes avec nos meilleurs tireurs et de déloger ces gueux du passage. Debout donc et en route, quarante d'entre vous environ ; et qu'on ouvre l'œil, hein ? Dès que nous aurons cassé la croûte, les camarades et moi, je grimperai là-haut moi-même pour prendre l'affaire en mains.

Un nouveau vivat retentit et Overton vit les bandits en armes se glisser dehors.

— Hep Bill ! fit alors un homme d'aspect aussi farouche que Harkness, en s'approchant de l'endroit où se trouvait Overton, les deux jeunes filles et Norfolk Ben. Qui avez-vous là ?

— Des prisonniers que je désire traiter avec égards tant qu'ils ne chercheront pas à filer.

Overton avait résolu de demeurer constamment aux côtés des deux sœurs. Plus il contemplait Lottie, plus elle lui plaisait ; il était heureux de pouvoir lui adresser ainsi qu'à Susie, quelques mots d'encouragement.

Cela ne parut pas du goût de Harkness, car, appelant à lui une grosse femme au visage enluminé, il lui dit :

— Ici, Lize ! Emmenez ces deux donzelles dans votre coin et ne les

perdez pas de vue. Soignez-les bien, traitez-les bien et veillez à ce qu'aucun homme ne leur parle ni ne les ennuie. Faites bien attention à ce que je vous dis, hein ? Pas de faiblesse ! Ce nègre-là est leur ancien domestique et cuisinier. Il peut les servir et vous aider.

— Messi, Massa blanc. Vieux dame trouver moi complaisant.

— Eh ! fit aigrement Lize. Pourquoi dites-vous que je suis vieille, vous, espèce de singe !

— Pâdon, mâme ! Moi pas voir vous. Vous plus jeune, plus beau que tous mâmes moi voir, depuis parti Saint-Louis.

Ben, trop heureux de rester auprès de Susie et de Lottie, se mit avec ardeur au travail, tandis que Bill Harkness invitait Overton à l'écouter.

— Étranger, lui dit-il, mettez-vous à votre aise là, tout près du feu. Après que j'aurai dit deux mots à ceux qui nous traquent, nous réglerons ensemble notre petite affaire. Vous savez, cette rançon ?… Ça demandera quelque temps, j'en ai peur, car il faudra que j'envoie chercher l'argent. Mais je m'arrangerai de manière que vous ne manquiez de rien tant que vous vous tiendrez tranquille. Quant à vos amis, c'est leur idée d'en venir aux mains avec nous, il faut bien que je les satisfasse.

— Ne se battent-ils pas déjà ? demanda Overton ; j'entends une fusillade.

— Peut-être qu'il leur plaît de brûler de la poudre pour les moineaux. Nous autres ici, ils n'ont rien à faire, rien du tout, quand ils essaieraient pendant six mois. La passe est murée du côté de l'est, tout ayant été disposé pour précipiter à volonté quarante tonnes de roches dans le cañon. J'avais l'intention d'attendre un peu afin d'obliger une partie des leurs à nous tenir compagnie, mais le déclic a joué trop tôt. À l'ouest il n'existe pas d'ouverture qui ne soit bien gardée, et quant à grimper sur les crêtes de ce côté-là, c'est impossible. Ainsi ne vous inquiétez pas à leur sujet.

Facile ironie ! Overton aimait Buffalo Bill comme un frère, et il redoutait que le vaillant éclaireur ne perdît la vie en tentant de le délivrer.

## Sous la mitraille.

Steve Hathaway connaissait si bien le pays et la redoute des brigands, qu'il ne cacha pas à Buffalo Bill qu'une fois ceux-ci réfugiés dans la grotte, il serait tout-à-fait inutile d'essayer de les attaquer, et impossible de les en déloger, sauf en les prenant par la famine, éventualité bien peu réalisable d'ailleurs, car ils avaient des vivres en quantité.

Ayant troqué son manteau indien contre une tunique de soldat et son chapeau contre celui de Buffalo Bill, Steve ne craignait plus d'être reconnu par la bande, et ne pouvant parvenir à convaincre l'éclaireur de la folie de l'entreprise, il l'escorta, lui indiquant les chemins de traverse qui permettaient de gagner du terrain sur les brigands en fuite.

C'est ainsi que Buffalo Bill trouva l'occasion de décrocher son homme avant que la bande disparût dans la grotte du Diable.

Steve, qui était dans le secret du piège tendu à l'entrée de la passe, enleva son cheval à une folle vitesse, mais entendant un craquement sinistre au-dessus de sa tête, il s'arrêta net, en saisissant la bête de Buffalo Bill par la bride juste à temps pour empêcher ce dernier d'être écrasé par la terrible avalanche qui venait de bloquer le chemin, à quelques pas devant eux.

— Steve, c'est la deuxième fois que vous me sauvez la vie. Comment m'acquitter jamais ?

— Ne me parlez pas de ça, Bill. Nous avons autre chose à faire. Les chiens sont maintenant hors d'atteinte. Ils sont à la niche et nous autres à la porte.

— Est-ce impossible de passer ?

— Impossible. Et je vous répète qu'ils sont dans leur damnée Grotte du Diable, où bêtes et gens ont des rations pour une éternité.

— Peuvent-ils sortir de la passe ?

— Non, mais nous ne pouvons pas non plus y entrer.

— C'est à voir. Là où ils sont allés nous irons bien.

— Mais ils vont se jucher sur les crêtes et rendre la place trop

chaude pour nous.

— Vraiment ? Qu'ils prennent garde que ce ne soit le contraire ! S'ils nous canardent, nous leur retournerons leurs pruneaux. Et si je vois l'éclair d'un coup de feu, je vous promets bien que mon plomb ne tombera pas loin de cette lueur-là.

— Si vous en tuez seulement un, les autres massacreront les prisonniers.

— Qui sait s'ils ne l'ont pas fait déjà ? Non, Steve, pas de reculade. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour rester les bras ballants tandis que ces corbeaux croassent. Il faut que je nettoie leur charnier.

— Le moyen ?

— C'est ce que je suis justement en train de chercher. Mais voici le Capitaine Meinhold. Que vais-je lui dire ?

— Que vous avez acculé le renard dans son terrier, mais que ce sera le diable pour l'en faire sortir.

— Eh bien ? fit le Capitaine, qui n'avait pu suivre les deux amis, partis à un train d'enfer. Pourquoi n'avançons-nous plus ?

— La voie est barrée par des rochers, dit Buffalo Bill. Tactique adroite de nos ennemis, désormais à l'abri.

— Peut-on les voir ?

— Non, mon Capitaine, mais on peut les entendre, dit l'éclaireur, comme une balle s'aplatissait sur une roche, à un pied de sa tête. Si vous voulez gagner un endroit plus sûr, nous conviendrons avec Steve sur ce qu'il convient de faire.

Ils se replièrent vivement derrière quelques arbres et quelques rochers qui pouvaient les protéger en partie, car la fusillade crépitait maintenant sur les crêtes, en avant et au-dessus d'eux.

Le reste de la troupe se mit aussi à couvert, deux hommes, un soldat et un éclaireur, venaient d'être blessés.

— N'y a-t-il pas un moyen d'entrer là-dedans et de les charger ? s'enquérit le Capitaine. Face à face, corps à corps, sabre et revolver au poing, je tenterais volontiers le coup, même à un contre trois.

— Un contre trois, oui, ça irait, mon Capitaine, dit Hathaway, mais le tout est d'entrer là-dedans. Il existe bien, indépendamment de la passe, un souterrain de communication, où on peut se glisser, un homme à la fois ; mais il serait impossible d'y faire entrer nos chevaux. Bill Harkness et deux autres seulement le connaissent. Le reste n'a jamais été mis dans le secret.

— Il faut le trouver et je le trouverai, dit Buffalo Bill. Je vais aller

voir.

L'éclaireur se redressa, tout à fait décidé à escalader la falaise. Mais aussitôt une grêle de balles s'éparpillèrent autour de lui. Heureusement, la Providence, qui semble toujours protéger les braves, veillait sur le vaillant éclaireur.

Bien qu'il eût servi de cible à une vingtaine de bandits, il ne fut pas touché.

Tranquillement, il se remit à l'abri.

— Grimper là-haut sous cette pluie de pois chiches ne me dit rien qui vaille.

Et, changeant de tactique, il se mit à ramper de rocher en rocher, de buisson en buisson, tandis que les soldats et les éclaireurs détournaient l'attention de l'ennemi en saluant d'une salve chaque éclair qui illuminait la crête.

Inutile d'ajouter que cette fusillade faisait beaucoup plus de bruit que de mal.

Pendant ce temps, Buffalo Bill, guidé par Steve Hathaway, continuait sa reconnaissance, en quête de l'entrée secrète de la caverne.

Une demi-heure plus tard Steve et lui étaient de retour.

— Maintenant, nous les tenons ! dirent-ils.

— Mon Capitaine, poursuivit Buffalo Bill, si vous voulez laisser là une douzaine de vos hommes pour faire le simulacre d'une attaque, les autres seront bientôt dans la grotte.

Le vaillant « scout » ne se vantait pas en faisant cette affirmation. Peu après, les éclaireurs, les Indiens, les soldats qui s'étaient glissés un à un par l'étroit boyau et rassemblés dans une petite crypte, se ruaient en masse compacte sur les bandits abasourdis.

Il s'ensuivit une mêlée terrible, un corps à corps féroce, sans quartier, et enfin tout céda devant l'irrésistible charge, et les deux jeunes filles, Overton et Ben ne tardèrent pas à se trouver entourés par leurs amis joyeux.

Ce fut une bataille que ceux qui survécurent ne devaient pas oublier.

Steve Hathaway, entre autre, avait payé de sa vie son dévouement.

— Nous lui devions beaucoup, Capitaine Meinhold, mais nous l'avons bien vengé ! dit Buffalo Bill, en contemplant l'œuvre de carnage et de mort.

C'était sa victoire, car il avait mené lui-même la charge, et cette

victoire était si complète qu'il avait bien le droit d'en être fier.

Quand l'aube se leva le jour suivant, une équipe de travailleurs s'employait allègrement à dégager la passe obstruée.

C'étaient les soldats du Capitaine Meinhold, dont l'intrépide Lieutenant Lawson dirigeait consciencieusement les efforts.

Quelqu'un d'heureux, c'était Overton. Il pouvait bavarder autant que le cœur lui en disait avec Lottie délivrée.

Ben, lui aussi, était aux anges. Ses jeunes maîtresses lui étaient rendues en bonne santé et on lui avait appris que son bon vieux maître était entré en convalescence.

Le butin que l'on fit dans la grotte ne fut pas considérable. Toutefois, on y trouva des armes et des chevaux en quantité, et tout cela ne formait point des parts de guerre si méprisables.

## Conclusion.

— Je voudrais que Buffalo Bill soit de retour, dit l'officier commandant le Fort McPherson. On m'a rapporté que les Indiens grouillaient entre notre citadelle et le Loup, et cela n'est pas fait pour me rassurer. Si ces coquins de Peaux-Rouges ne reçoivent pas une bonne frottée, ou je me trompe fort, ou nous aurons à faire face à une insurrection générale cet été. Leur audace ne connaît plus de bornes et, s'ils s'avisent de faire un raid contre le chemin de fer, il y aura une émotion dans le pays qui ne rendra pas les Délégués de la Paix populaires.

Pendant que le Colonel parlait ainsi à l'Adjudant-major du poste, un vieillard pâle et faible s'approchait, courbé sur une béquille.

— Ah ! Mr. Herbeson, je suis heureux d'assister à votre première sortie. Nous avons le plus grand espoir de vous rendre bientôt vos filles ; les troupes envoyées à leur recherche ne peuvent guère tarder à rentrer.

— J'ai espéré jusqu'au jour où tout espoir m'a paru insensé, soupira le vieillard. Mes fils sont morts, et parfois je souhaiterais presque d'apprendre que mes filles sont mortes aussi.

— Mon Colonel ! fit soudain l'Adjudant-major. Voyez ! voyez ! Il n'y a que Buffalo Bill pour se tenir à cheval comme ça !

Un homme, une sorte de centaure, accourt comme l'ouragan vers les quartiers de l'État-major. Il agitait en l'air un large chapeau blanc et sa longue chevelure flottait sur ses épaules, ondulant au soleil.

Au même instant une joyeuse sonnerie de clairon retentit du côté de la plaine.

— Quelles nouvelles ? dit vivement le Colonel, avant même que l'éclaireur eut mis pied à terre.

— Victoire, mon Colonel ! Victoire sur la pire bande de voleurs qui aient jamais infesté la contrée ! Près de trois cents chevaux capturés. Feuille Rouge, Œil de Colombe et leur suite repartis, satisfaits, au camp de la Queue Mouchetée, et…

— Mes filles ! coupa Mr. Herbeson. Pourquoi ne nous parlez-vous pas de mes filles ? Sont-elles mortes ?

— Non, elles vivent et vont même très bien, répondit l'éclaireur.

— Attention ! s'écria le Colonel, vite ! Le vieillard s'évanouit ! Relevez-le !

Mr. Herbeson, en effet, s'était trouvé mal de saisissement et de joie, et ce ne fut que lorsque ses filles lui prodiguèrent leurs soins qu'il reprit suffisamment l'usage de ses sens pour comprendre que, contrairement à ce qu'il avait craint tout bonheur ne lui serait pas refusé désormais sur cette terre.

Cependant le Colonel recevait le rapport du Capitaine Meinhold, qui avait rendu au pays le signalé service de le purger d'une horde de dangereux brigands.

Mr. Herbeson, après certaine conversation très intéressante avec sa fille Lottie et Eugène Overton, renonça définitivement à l'idée de se rendre dans l'Extrême West.

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Février 2018**

—

**– Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.